



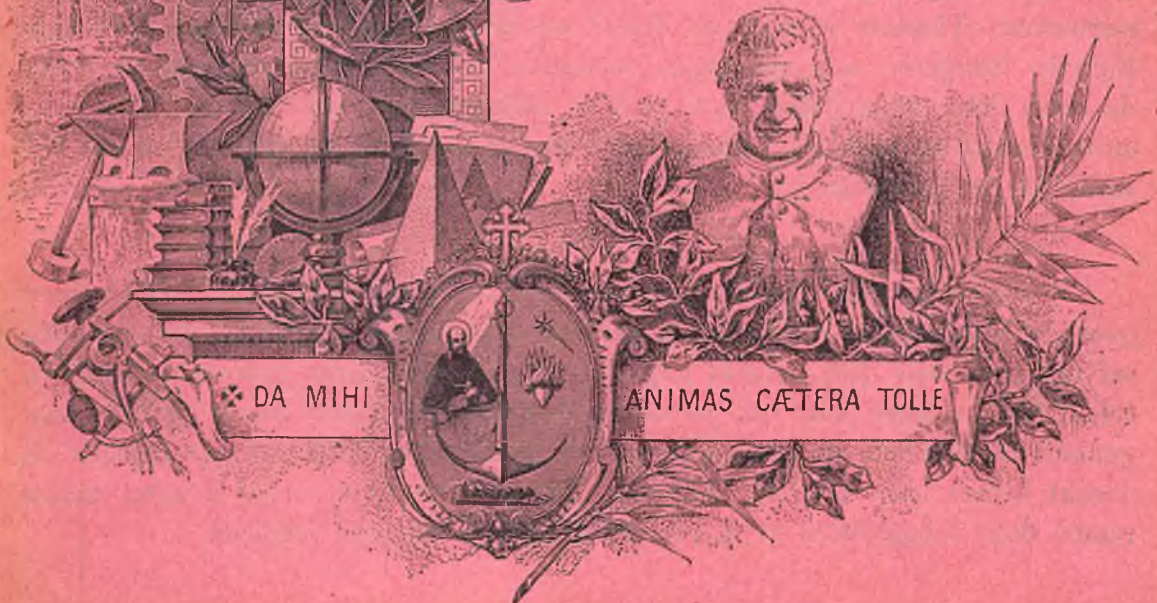
Bulletin Salésien

N. 5 -- Mai -- 1912

✠ Année XXXIV ✠

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.]*

Sanctus



✠ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

Quelques Observations Importantes

Nous invitons d'une façon toute spéciale nos chers Coopérateurs et Coopératrices ainsi que nos bienveillants lecteurs à nous communiquer toutes les Grâces et Faveurs tant spirituelles que temporelles qu'ils auraient pu obtenir par l'entremise de Marie Auxiliatrice ou dont ils auraient eu connaissance. Qu'ils mettent tout leur zèle à engager les personnes qui sont redevables de quelque bienfait à la Vierge, Secours des Chrétiens, à nous en envoyer la relation afin que nous puissions l'insérer dans le Bulletin et par là promouvoir la dévotion à Marie et encourager les âmes fidèles à solliciter la protection de cette bonne Mère.

* *

Nous recevons de Coopérateurs zélés des lettres nous demandant à quelle destination ils doivent envoyer leurs offrandes. Nous les avertissons qu'ils peuvent les adresser, soit à la **Direction du Bulletin Salésien**, 32, Via Cottolengo, Turin (Italie), soit à l'**Echo de Fourvière**, 4, Place la Viste, Lyon (France), qui se charge de les transmettre à Turin.

* *

Que de chers Coopérateurs, que de zélées Coopératrices passent de la vie à l'éternité sans que nous en ayons connaissance, et il arrive alors que ces âmes d'élite ne peuvent pas bénéficier des suffrages auxquels elles ont droit en vertu de leur Règlement! Il serait cependant facile d'obvier à cela. Pourquoi, lors du décès d'un Coopérateur ou d'une Coopératrice, la famille ou un ami ne nous enverraient-ils pas une lettre de faire part ou une simple carte postale? cela nous permettrait d'insérer le nom du défunt ou de la défunte dans le plus prochain Bulletin. Songeons aux avantages immenses qui en résulteront pour le repos de cette chère âme, grâce aux prières récitées, aux communions faites, aux messes dites en tous les endroits où existent un Oratoire salésien ou une Association de Coopérateurs.

* *

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le Bulletin salésien changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le Bulletin nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant la bande d'un Bulletin sur laquelle ils auront inscrit leur nouvelle adresse. De la sorte ils n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur Bulletin mensuel.

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Une nouvelle prière indulgenciée à Marie Auxiliatrice	113	Trésor Spirituel	131
Le second Anniversaire de D. Rua	114	CULTE DE MARIE AUXILIATRICE	132
Bibliographie	116	Grâces et faveurs	133
L'Économie du Décret <i>Quam singulari</i>	117	Variétés: <i>Une prophétie qui ne s'accomplit et ne s'accomplira jamais</i> — <i>Une prophétie qui s'accomplit toujours</i>	136
Nouveaux hommages à D. Bosco et à son système d'éducation	119	CHRONIQUE SALÉSIENNE: <i>Turin, Aywailles</i> (Belgique), <i>Utrera, Barcelone, Talca</i>	137
La Clé du Bonheur ou l'Ascétisme chrétien	122	Nécrologie: M. Raoul Ancel — M. Félix Biolley	139
NOUVELLES DES MISSIONS DE D. BOSCO: <i>Dans les Terres de Magellan — Le Folk-Lore suédois — Matto Grosso</i> (Fleurs et fruits)	125	Coopérateurs défunts	139

Une nouvelle prière indulgenciée à Marie Auxiliatrice

Notre Très-Saint Père le Pape Pie X a daigné, par un gracieux rescrit, enregistré par la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 19 décembre 1906, concéder une Indulgence de 300 jours aux fidèles qui, une fois par jour, réciteront la touchante prière suivante, en la faisant suivre de l'invocation: *Marie, Secours des Chrétiens, priez pour nous.*

O Mère de miséricorde, Secours des Chrétiens, ministre très fidèle de la Divine Providence, Trésorière de toutes les grâces, souvenez-vous que l'on n'a jamais entendu dire que vous ayez laissé sans consolation ceux qui ont pieusement recours à vous. Animés de cette confiance dans la tendresse de votre pitié et dans votre très généreuse protection, nous nous prosternons humblement à vos pieds, afin que vous daigniez écouter nos prières.

Obtenez-nous de la Divine Providence les grâces nécessaires à tous nos besoins spirituels; obtenez-nous aussi la providence temporelle qui nous permette de faire face aux nécessités de la vie en cette vallée de larmes.

Nous recommandons avec ferveur à votre cœur aimant et maternel la Sainte Église, le Souverain Pontife, la conversion des âmes, la propagation de la foi catholique, ainsi que les âmes choisies du Seigneur qui souffrent dans les flammes brûlantes du Purgatoire, afin qu'elles reçoivent sans délai la consolation de l'éternel rafraîchissement.

Ainsi soit-il.

Le second anniversaire de D. Rua



U 6 avril dernier deux années s'étaient déjà écoulées depuis que la dépouille mortelle de D. Rua fut transportée dans la paix du tombeau à Valalice ; mais son souvenir, sa figure aimable, son aspect nous sont toujours aussi présents.

Il nous paraît encore le voir, lorsque dans toute la plénitude de ses forces il recueillit le lourd héritage paternel — héritage tout d'abnégation et de sacrifices — et il nous semble encore entendre ces chauds accents qui nous incitaient à marcher avec courage et confiance sur les saintes traces de notre Fondateur !

Nous nous le rappelons encore, alors qu'enflammé de zèle pour la gloire du Seigneur, d'une grande austérité pour sa personne, et plein de compassion pour tous les malheureux, il parcourait les nations d'Europe et poussait jusqu'en Afrique et en Orient, toujours infatigable, tout à tous, souriant à ses enfants, respectueusement aimable envers les bienfaiteurs, résigné dans les épreuves, humble dans les succès et les triomphes.

Mais ce qui nous revient plus fréquemment à la pensée, et l'on peut dire que cette pensée ne nous quitte jamais, c'est ce qu'il fut dans les derniers mois de son existence, avec sa maigre personne un peu courbée, son visage plus décharné et complètement osseux, les yeux renfoncés et pleins de larmes, le geste tremblant, le pas, qui jadis était si rapide, devenu incertain et fléchissant.

Qu'il était triste en ces jours ! Celui qui l'approchait pour quelques instants

bien courts, ne pouvait certes pas s'en apercevoir, car D. Rua ne laissa jamais d'oublier les soins affectueux, ses pensées et même ses souffrances pour s'intéresser de toute son âme à celui avec lequel il s'entretenait, se faisant tantôt une figure de gravité, de tristesse et encore même de compassion, tantôt de bonté, d'amabilité ou d'allégresse, selon ce qu'il entendait. Mais pour celui qui l'observait de près et souvent, il ne pouvait pas ne pas surprendre en lui un sentiment de tristesse préoccupante. Quelles pensées lui traversaient l'esprit ? Ce n'étaient ni incertitudes, ni tristesses, ni craintes d'un passé dépensé avec une héroïque plénitude d'énergie inlassable et inflexible à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à la réalisation de l'idéal de Celui qu'il avait choisi, dès l'âge de sept ans, pour son guide, son ami, son maître et son exemple, et qu'il avait toujours et sans limites aimé, écouté et recopié avec l'affection du fils le plus tendre et la vénération du disciple le plus diligent.

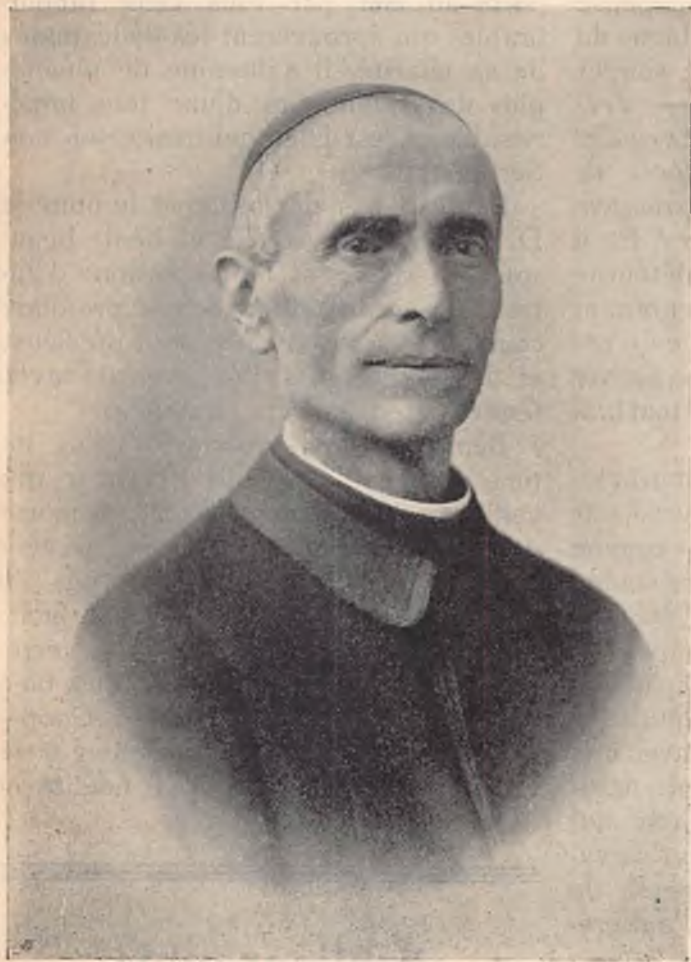
C'était bien autre chose qui affligeait D. Rua bien affaibli ! Son caractère, ses vertus et les exemples de D. Bosco l'avaient habitué à une activité vraiment étonnante ; le travail était devenu pour lui plus qu'un besoin de l'âme, et c'est seulement pour cela que sa volonté de fer eut à soutenir une douloureuse épreuve, lorsqu'il dut se convaincre que ses membres ne se soutenaient plus à la fatigue.

La soirée du 15 février 1910 où il dut convenir : *Je ne puis plus travailler !* et où il remit à d'autres sa correspondance, fut la plus triste pour lui ! Et

cependant il ne se donna pas encore pour vaincu ! Bien qu'ailté, il continua, jusqu'au moment où les médecins s'y opposèrent formellement, à recevoir ses fils et ses bienfaiteurs ; refuser une parole de salutation, de conseil ou de

fondations et entre autres la Mission du Congo.

Jamais non plus il ne se dispensa de ses chers devoirs de religieux. Tant qu'il le put, il voulut célébrer la sainte Messe, même au prix de grandes souffrances ; et quand cette divine consolation lui fut refusée, il pria son confesseur de célébrer le saint Sacrifice dans le petit oratoire contigu à sa cellule, tandis que lui, de son lit, un missel sur les genoux, suivait avec une attention et une dévotion qui émouvaient jusqu'aux larmes, les différentes parties du Sacrifice, ne négligeant pas un seul jour de communier après le célébrant. Et après la messe, il faisait une longue action de grâces, comme s'il n'endurait aucunes souffrances. Il commençait lui-même les prières préparatoires à la méditation que comme ses autres pratiques de piété il ne manqua jamais, pas même le 5 avril qui fut le dernier jour entier de son existence sur la terre. Ce matin là, tandis qu'une nombreuse couronne de ses fils l'entouraient, tremblants à la crainte de le voir exhiler, d'un moment à l'autre, le dernier soupir,



Dom RUA.

consolation à qui vénérail en lui l'ami, le conseiller, le père, lui paraissait une faute. Et il voulut, et s'imposa encore un horaire, et continua à traiter les affaires les plus importantes de la Pieuse Société. Ce fut de son lit de mort autour duquel se réunissaient en Conseil les autres Supérieurs que Dom Rua, admirable exemple d'énergie, discuta encore l'acceptation de nouvelles

il rouvre tout d'un coup ses yeux, essaye de sourire, et voyant que le jour a paru, il veut réciter avec tous ceux qui sont présents les prières quotidiennes du matin, puis, à la fin, et d'une voix ferme et bien sonore : *Et maintenant, s'écrie-t-il, pour bien accomplir toutes choses, que chacun se rende à ses propres occupations !...*

Et ce fut en ce dernier jour, que

pressentant sa fin, il demande si son état est grave, s'il n'y a plus d'espoir de guérison; il veut savoir combien de temps les médecins lui donnent encore à vivre, et comme il comprend que ce n'est plus qu'une affaire de quelques heures, ce n'est seulement qu'à ce moment que D. Rua qui avait dépensé toute son existence pour le bien du prochain, se croit permis de songer uniquement à lui et il dit: — *Très bien! Maintenant laissez-moi tranquille! N'introduisez plus personne près de moi!... Je vais me disposer à accomplir la sainte volonté du Seigneur!* Et à partir de ce moment, il ne se détourne plus de son recueillement, comprenant parfaitement cette pensée même qu'exprimèrent ses dernières paroles: **Sauver son âme, c'est tout!.... C'est tout!.... Sauver son âme!**

C'est ainsi qu'il vécut et mourut!

D. Rua certes ne fut pas favorisé par Dieu de dons extraordinaires comme D. Bosco. L'Œuvre Salésienne, voulue de la divine Providence, avait été fondée, et par conséquent le temps des prodiges était passé. Mais l'expansion que l'Œuvre de D. Bosco acquit sous le gouvernement de D. Rua, avec une progression qui n'est nullement naturelle surtout pour une entreprise qui se recommande grandement par sa valeur intrinsèque, fut la récompense de la vie que D. Rua lui sacrifia entièrement.

Durant sa vie, il n'eut qu'un idéal: dilater l'Œuvre de D. Bosco; il ne demanda et ne chercha rien pour lui, et le Seigneur l'écouta. Mais, à peine était-il mort qu'aussitôt le voilà parvenu à cette gloire qui lui était d'autant plus due que son humilité et son désintéressement avaient été plus grands.

Il n'est pas besoin, à une distance aussi rapprochée de nous, de rappeler le plébiscite de regrets qui fut exprimé à l'annonce de sa mort dans l'un et

l'autre hémisphère; mais, en cette occasion, il est bien de relever comme cette mer d'admiration et de haut encouragement, bien loin de baisser, va au contraire en s'augmentant sensiblement.

Aimé et vénéré de qui le connut, porté au ciel par tous ceux innombrables qui éprouvèrent les délicatesses de sa charité, il s'illumine de plus en plus des splendeurs d'une joie impérissable. C'est Dieu qui exalte son bon Serviteur!

Il n'y a pas de jour que le nom de D. Rua ne soit répété et béni; beaucoup en célèbrent l'intercession; d'autres recourent à lui avec une profonde confiance; ses souvenirs sont précieux, et de toutes parts l'on regarde avec tendre affection vers sa tombe!

Bénédissons, nous aussi, du plus intime de notre cœur, le Seigneur qui veille amoureusement sur la mémoire de ceux qui l'aiment et le servent fidèlement, et ne se contente pas de les récompenser dans le ciel, mais aime aussi à les exalter sur la terre.

Oui, bénissons-le! et pour nous, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, amis lecteurs, sachons y trouver un motif de travail, de fidélité et de persévérance.

Bibliographie.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES: Revue fondée en 1856 par des Pères de la Compagnie de Jésus. — Nos des 5 mars, 20 mars, 1912.

L'Éducation chrétienne. — Conférences par l'abbé H. LE CAMUS, 1 vol. in-12, Prix 1 fr 50. Librairie Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris VI^e.

L'Éducation eucharistique par J. C. BROUSSELLE. 1 vol. in-12, Prix 2 fr. Librairie P. Téqui.

L'Économie du Décret

«QUAM SINGULARI,,

Le décret « Quam singulari » est tellement actuel et d'une portée si pratique qu'il est toujours opportun d'en parler.

LE décret concernant la première communion des enfants n'est que la promulgation de la loi divine et ecclésiastique qui oblige les petits chrétiens à communier dès l'âge de raison. Cette prescription résultant d'une loi divine ne peut être marquée au coin de la plus haute sagesse ; c'est ce que nous appelons l'« Économie du Décret ».

Le mot sagesse importe l'esprit de fin et de moyen, puisque la sagesse consiste principalement à se proposer une bonne fin et à prendre les meilleurs moyens pour l'atteindre.

La fin du décret *Quam singulari* est de faire persévérer l'enfant dans l'innocence baptismale ; pour cela il y a deux prescriptions importantes qui demandent à être observées ponctuellement.

I.

D'abord l'âge de la 1^{ère} Communion. Ce n'est ni six, ni sept, ni huit ans ; c'est le moment où l'enfant commence à raisonner, c'est-à-dire, à distinguer le bien du mal et à pouvoir pécher. Aussi l'Église veut qu'il n'y ait pas d'intervalle appréciable entre l'âge de discrétion et la communion. « L'âge de discrétion, dit le décret, tant pour la confession que pour la sainte communion, est celui où l'enfant commence à raisonner. C'est dire vers la septième année, soit plus tard, soit plus tôt » (1). Sur quoi le Cardinal Gennari fait ce commentaire : « Qu'on le remarque bien, dit-il, commencer à raisonner,

ce n'est pas raisonner d'une façon parfaite. Quand donc l'intelligence de l'enfant s'ouvre aux premières lueurs de la raison, et par conséquent, lorsqu'il sait distinguer les objets qui l'entourent, lorsqu'il sait reconnaître ses parents, exprimer ses désirs, se rappeler les choses qu'il a faites, on peut bien dire qu'il a atteint l'âge de discrétion ».

D. Bosco n'avait pas attendu le décret « *Quam singulari* » pour parler absolument comme le Cardinal Gennari. Voici comment il s'exprime dans le règlement de ses maisons d'éducation : « Il faut fuir comme la peste l'opinion de ceux qui veulent différer la 1^{ère} communion à un âge trop avancé, c. à. d. jusqu'au moment où le démon a eu tout le temps de s'emparer du cœur du jeune enfant au préjudice incalculable de son innocence.

Dans la primitive Église on avait coutume de donner aux tout petits enfants les Hosties consacrées qui restaient de la communion paschale. Cet usage nous fait comprendre combien l'Église est désireuse que les enfants soient admis de bonne heure à la 1^{ère} Communion. Quand un enfant *sait distinguer entre le pain ordinaire et le Pain Eucharistique*, quand il a une instruction suffisante, il ne faut pas s'occuper de son âge ; il faut que le Dieu des Cieux vienne régner dans cette âme bénie ».

Quel est le motif de cette prescription qu'on serait presque tenté de croire exagérée ? C'est un motif de la plus haute sagesse. L'Église veut qu'il y ait aussi peu d'intervalle que possible entre l'usage de la raison et la communion, afin d'empêcher le péché d'entrer dans l'âme du petit chrétien

(1) *Etas discretionis tum ad confessionem, tum ad S. Communionem ea est in qua puer incipit ratiocinari, hoc est circa septimum annum sive supra sive etiam infra.* (Decr. Art. 1).

avant N. S. Jésus-Christ. Le but de la Sainte Église est d'entretenir la vie du baptême et de multiplier dans le monde les innocences conservées, source de tant de grâces sur la terre et de tant de gloire au ciel.

Or, pour obéir à cette prescription du décret, il se faut se défier des systèmes. Dans les paroisses rurales, le pasteur est le principal et souvent l'unique agent de la préparation des enfants avant la 1^{ère} Communion. Or, pour plus de facilité, afin d'éviter les récriminations, il aura un âge fixe pour tous les enfants de la paroisse. Aussi, en beaucoup d'endroits on a déjà adopté cette pratique. On prépare les enfants à la 1^{ère} Communion un peu avant Pâques, mais à cette préparation on n'accepte que ceux qui ont eu sept ans révolus l'année précédente. Il s'ensuit que pas un enfant ne communique avant sept ans et quelques mois, beaucoup même ont huit ans et plus. Or, s'il se trouve dans le nombre quelques enfants précoces qui aient l'âge de discrétion dès six ans ou six ans et demi, ils seront retardés d'un et même deux ans. Agir ainsi, c'est éluder et par conséquent violer la prescription formelle du décret; et en même temps, c'est en atténuer, sinon en détruire l'efficacité. Car on laisse pendant de longs mois la porte des jeunes âmes ouverte au démon, et s'il y entre, il faut l'en chasser. Est ce bien commode à tout âge? surtout à cet âge?

II.

Il faut donc préparer les enfants à la 1^{ère} Communion le plus tôt possible; c'est la première prescription du décret destinée à en assurer l'effet.

Une autre prescription non moins importante est celle de l'article sixième. Il est ainsi conçu: « Ceux qui ont la charge des enfants doivent apporter le plus grand soin, après la 1^{ère} Communion, à les faire approcher souvent de la sainte Table, et même, si c'est possible, tous les jours, selon le désir de Jésus-Christ et de notre sainte mère l'É-

glise; qu'on veille à ce qu'ils le fassent avec la piété que comporte leur âge! (1).

Cet article, dit le Cardinal Gennari, vient à propos. La 1^{ère} Communion faite, lorsque l'enfant commence à raisonner, il doit continuer à se nourrir de ce pain de la vie éternelle. Oh! si, chaque jour, dans la suite, il était conduit à la sainte Table et recevait l'Hostie sainte! De quelle force! de quelle lumière! de quelle grâce très efficace son âme serait enrichie! Combien avec le développement de la raison, et lorsqu'il commencerait à connaître le monde, combien il demeurerait bon et ferme dans ses résolutions! Combien il progresserait admirablement dans le chemin de la vertu! Chaque jour, tous les enfants, s'il avaient des parents, des éducateurs, des confesseurs diligents et pieux, devraient aller à la sainte Table; ceux-ci d'ailleurs sont tenus de procurer ce résultat dans la mesure du possible.

Mais s'il est impossible à ceux qui vivent au milieu du monde, de le faire tous les jours, ils devraient, du moins, les jours de dimanche et de fête, conduire leurs enfants à la Table sainte; ces jours-là, ils le peuvent, car les enfants sont tenus d'entendre la sainte Messe; donc ils le doivent. Il suffit de quelques actes qu'on leur fera répéter pour la préparation et l'action de grâce; leur innocence supplée au reste ».

Grâces à Dieu! Ce commentaire officiel du décret pontifical est déjà mis en pratique pour le plus grand bien des enfants. Nous connaissons une paroisse de 250 habitants, où les enfants sont appelés chaque jour à la Table sainte. On leur fait réciter à haute voix les prières convenables, et la plupart des enfants communitent. Cet exemple des petits amis de Jésus a produit un tel effet sur la population que l'on compte 60 à 80 communions chaque jour.

Dans une autre paroisse, le jeune curé, qui est seul, convoque ses enfants à une

(1) *Fuerorum curam habentibus omni studio curandum est ut post primam communionem, iidem pueri ad sacram mensam saepius accedant, et si fieri potest, etiam quotidie, prout Christus Jesus et mater Ecclesiae desiderant: utique id agant ex animi devotione quam talis fert aclus.* (Decret. N.º VI).

communion hebdomadaire. Chaque dimanche, il y a communion officielle avec préparation et action de grâces faites à haute voix.

Ailleurs, dans des paroisses plus considérables, on dit, chaque dimanche, la messe des enfants, qui est devenue une messe de communion presque générale, avec prières à haute voix, cantiques et instructions proportionnées à l'auditoire. Durant la semaine,

les enfants viennent nombreux à la Table sainte, mais isolément et selon leur dévotion.

Ainsi les prescriptions pontificales exactement observées ont toute leur efficacité. Elles sanctifient les enfants et édifient les paroisses. Elles contribuent pieusement à la réalisation de la devise du successeur de S. Pierre, le Saint Pape Pie X: « Tout restaurer dans le Christ! Omnia instaurare in Christo! »

Nouveaux hommages à D. Bosco et à son système d'éducation ⁽¹⁾

II.

LE R^{év} DOCTEUR HENRI SWOBODA, *Prélat domestique de S. S., Conseiller Aulique et Professeur de Théologie Pastorale à l'Université Impériale de Vienne, consacre, dans son intéressante étude sur « La cure des âmes dans les grandes cités » un paragraphe entier sur Cottolengo et D. Bosco. — Nous le traduisons pour nos lecteurs, en faisant remarquer quelques particularités, certes, de peu d'importance, comme certaines variations qui se sont produites depuis la visite à Turin de l'illustre auteur.*

Cottolengo et D. Bosco. — Turin maintient encore aujourd'hui, malgré ses 310.000 habitants, le caractère d'une ancienne capitale (2). Ses rues si droites, si régulières fatiguent le voyageur, et les églises elles-mêmes n'offrent rien d'intéressant, à part quelques rares exceptions, comme la chapelle du Saint Suaire, si obscure et au style sévère (3). Notre première visite est pour une rue éloignée où l'on ne rencontre que des visages barbouillés de pauvres enfants du peuple.

C'est une longue, interminable file de maisons et de masures irrégulières, aux fenêtres bouchées

(1) Voir « *Bulletin Salésien* » d'avril 1912.

(2) Au recensement de 1911 Turin comptait 425.000 habitants.

(3) Dans ces trente dernières années, un grand nombre d'églises se sont élevées dont quelques unes ont un véritable cachet artistique. Citons entre autres l'église de Saint Second, celles du Sacré-Cœur de Marie, Saint Joachim, Saint Jean l'Évangéliste, cette dernière érigée par D. Bosco lui-même qui voulait neutraliser les efforts et la propagande des Protestants.

murées, comme en Orient, évidemment acquises à différentes reprises, en commençant à la première moitié du siècle dernier, et précisément en 1828, afin de procurer un asile, en ce quartier de la misère, à ceux qui par suite de défauts physiques ou de vices moraux étaient renvoyés de tout autre établissement. Ce serait ici à propos le cas d'appliquer la parole « créer », car le simple prêtre Joseph Benoît Cottolengo (mort en 1842) a littéralement tiré de rien toute cette œuvre merveilleuse. Et non seulement il prit par modèle Saint Vincent de Paul, mais dans son extase de tranquille confiance en Dieu, il surpassa même la pauvreté du grand Saint d'Assise, car il arriva à défendre aux siens de demander l'aumône. Seul, ce qui librement et spontanément est offert à la petite porte de la *Piccola Casa*, toujours assiégée par les pauvres, pouvait et peut encore de nos jours être accepté. Aujourd'hui cet asile est devenu comme une petite ville; il s'y est développé un certain nombre de familles religieuses qui se consacrent aux œuvres les plus diverses, et dans ce dédale de rues, ruelles et maisons, des milliers d'abandonnés trouvent une assistance simple et toute à la bonne, si l'on veut, mais pleine de cordialité. Près de 6000 personnes vivent là, y compris les infirmes et les sœurs garde-malades (1). Mais ce n'est pas la grandeur de l'entreprise qui doit donner le plus d'intérêt à notre étude; il existe en effet des hôpitaux et des refuges plus vastes et plus beaux, mais il y a ici à Cottolengo deux particularités qui doivent fixer notre attention.

La première est le soin héroïque (le mot n'est pas de trop) que l'on a pour *l'infime classe des*

(1) Actuellement il y a près de huit mille hospitalisés dans la « *Petite Maison* » de Cottolengo.

abandonnés. La « *Piccola Casa* » de Cottolengo prodigue à ceux-ci tout d'abord l'assistance corporelle, nous montrant ainsi où la cure des âmes dans les grandes cités doit appliquer ses soins; aux plus misérables. La pauvreté existera toujours, mais la misère est une honte pour le christianisme, d'où il s'ensuit que c'est un honneur et une gloire particulière de prendre à cœur le soin de tant de malheureux en les retirant de la misère. — La seconde, c'est le fait que cet homme qui plus que tout autre s'abandonne aveuglément à la Providence, se considérait aussi comme *causa secundaria*, comme un véritable instrument dans les mains de cette même Providence et *travaillait sans répit, sans repos*. Voilà le vrai dogmatique de la cure des âmes.

De même que le Vénérable Cottolengo s'était entièrement consacré à secourir les délaissés, ainsi, quelques dix ans plus tard, et proprement, tout près de la « petite Maison de la divine Providence » Dom Bosco donnait la vie à une autre série d'œuvres qui sont comme l'autre pôle de l'action pastorale des grandes villes, en fondant en 1846 la « *Maison Salésienne* ».

Cet homme si simple et cependant si étonnant resplendit devant la pédagogie moderne comme l'apôtre de l'amour de l'éducation. Dans son Institut également, qui est aussi une petite ville, l'on voit pratiqué le même système que chez le voisin Cottolengo dans le développement progressif de l'œuvre, ce qui a produit aussi une agglomération variée et pittoresque de maisons et d'ateliers pour les étudiants et les jeunes apprentis. Que celui qui s'imagine que dans les grandes villes on ne peut pas exécuter l'idéal de la cure des âmes, fasse une visite à ce royaume de la charité sans nul artifice: là-dedans, au moment de la récréation, crie la jeunesse la plus remuante, et cependant depuis la fondation de l'établissement, on n'a jamais dû recourir à quelque châtiment corporel, si l'on en excepte quelque rare et courte pénitence debout ou à genoux, et encore! (1) Aujourd'hui, dans les différents ateliers 350 jeunes gens environ apprennent un métier; il a aussi 450 étudiants; la majeure partie de ces enfants est maintenue gratuitement ou ne paye que quelques francs par mois. C'est dans ce milieu que l'on voit le miracle d'un amour invincible qui triomphe de

tout et l'on peut observer le renouvellement de la vie selon l'antique esprit du christianisme et de cette pédagogie vraie qui a pour base très efficace la fréquentation des Sacrements, sans faiblesses pieuses, la sincère confiance réciproque et ce véritable sentiment d'humanité qui, bien loin d'être du pur altruisme rationaliste, est incontestablement la perfection spécifique de cet idéal naturel. Actuellement, à côté de la magnifique église nouvelle se dresse un bel édifice à trois étages, ce qui fait espérer qu'avec le temps, au lieu des masures basses et misérables qui restent encore, l'on verra des constructions régulières et vastes où continuera à régner souverainement cet esprit de charité qui anime aujourd'hui les 4000 Salésien éparpillés dans plus de 400 maisons à travers le monde entier.

Cet esprit sincèrement catholique qui constitue l'action de protection de la jeunesse est l'impression la plus vive et la plus chère, au point de vue de la cure des âmes dans les grands centres, que nous ayons rapporté de cette lointaine rue Cottolengo. Il condamne de la manière la plus énergique ce système pastoral qui est purement mécanique et se fonde complètement sur la bureaucratie. Tout au contraire l'esprit de l'Œuvre de D. Bosco est caractérisé par la douceur et l'amabilité du saint Evêque de Genève, dont il prend le nom: ici, l'éducation, l'instruction, la préparation à la vie, tout est intimement lié avec la vie spirituelle de la grâce et avec la formation morale du caractère. Les différents assistants et maîtres vivent en contact continu avec les enfants et les surveillent consciencieusement, mais sans esprit policier: un mot d'avertissement du maître qui est sincèrement aimé et vénéré, est le châtiment le plus efficace. Ici vraiment l'on touche comme avec le doigt ce que vaut le contact personnel bien compris, en fait d'action pastorale.

Ces lieux devraient être visités non seulement par les pasteurs d'âmes, mais par ces chefs du moderne mouvement ouvrier, qui sont encore animés de bonnes intentions et comprendraient subitement qu'il n'y a pas de théorie plus fautive que celle qui voudrait faire de la religion une affaire privée..... Ils peuvent entrer librement...

III.

CETTE autre citation n'est pas récente, mais elle est bien belle et voilà pourquoi nous nous croyons le devoir de la publier. Elle date, ainsi que l'explique son auteur le Comte CHARLES CONESTABILE, de 1878, c'est-à-dire dix ans avant la mort de

(1) « *Quelle règle tenir dans les pénitences à infliger?* » écrit D. Bosco dans les pages d'or où il expose son système d'éducation. — *Là où c'est possible, que l'on ne fasse jamais usage des châtiments... Je suis en contact avec la jeunesse depuis près de 40 ans, et je ne me souviens pas d'avoir usé de châtiments d'aucune sorte, et avec l'aide de Dieu j'ai toujours obtenu non seulement ce qui était de devoir, mais encore ce que je désirais simplement, et cela, des mêmes enfants vis-à-vis desquels il semblait qu'on eut perdu tout espoir de réussite.* Et D. Bosco ne pouvait pas tolérer que les enfants fussent mis à genoux, en tant que punition.

D. Bosco. Reportons-nous donc à l'époque où fut écrite cette page et nous comprendrons encore mieux la renommée que s'était acquise D. Bosco, et comme philanthrope et comme éducateur.

....Chose merveilleuse et pour ainsi dire incroyable! Le gouvernement auquel est soumise cette petite population (l'Oratoire du Valdocco), composée d'éléments si jeunes et si vivaces, est un gouvernement de mansuétude et de douceur. Il ne serait pas exact de dire que l'on n'y punit que très rarement: la vérité, c'est qu'il n'existe pas de punitions; pour défendre la loi il n'y a aucun code pénal; la loi s'est imposée d'elle-même aux consciences qu'elle a acceptée avec joie, car elle est conforme à la nature humaine en exaltant au lieu d'humilier.

Ici un grand problème philosophique et social se présente à notre méditation. Tandis que les plus violents révolutionnaires ont écrit des volumes à ce sujet, tandis qu'à la faculté de droit, on l'étudie avec passion, voici un humble prêtre qui sans effort résoud une des questions juridiques les plus controversées de notre époque. Dans sa petite république il a mis à exécution l'idéal rêvé et seulement rêvé des législateurs, à savoir: plutôt que de réprimer, prévenir la faute, et ce système jusqu'ici d'application si difficile en tout autre lieu, produit d'étonnants résultats en cet établissement.

C'est ainsi que le pain sec, les pensums, la promenade solitaire, les remontrances sévères et tous les châtimens qui servent de sanction pénale au règlement dans les collèges, sont absolument inconnus dans l'Institut de D. Bosco. Une seule mesure a été prise, mais très rarement, contre quelques enfants incorrigibles qui, continuant ainsi, auraient pu corrompre leurs compagnons, et cette mesure, c'est l'expulsion. Mais l'âme charitable du bon prêtre accompagne cet acte de tous les égards possibles pour ne pas irriter celui qui en est l'objet et pour ne pas détruire en ce jeune cœur les derniers vestiges de la vertu. Puis, lorsque le jeune homme ou l'enfant a quitté l'Oratoire, il ne cesse pas de s'intéresser à lui. Il saisit avec une tendre sollicitude toutes les occasions pour lui donner encore de salutaires conseils, pour lui procurer du travail et pour le retenir sur la pente qui conduit à l'abîme.

Est-il besoin après cela de dire quels sont les moyens employés par D. Bosco pour prévenir les fautes et éviter la répression? Oui, cette explication est indispensable pour comprendre le système employé dans l'Oratoire de Turin. Dom Bosco distribue ses assistants de manière à ce que les enfants ne soient jamais seuls. Cette surveillance est, pour la plus grande part, confiée

aux ecclésiastiques qui sont ses auxiliaires. Mais il ne s'est pas contenté d'une vigilance générale, et chacun d'eux a pour assistant un des élèves choisis parmi ceux qui par leur conduite et leur piété exemplaire, ont prouvé à D. Bosco qu'il pouvait compter sur eux. Cet enfant délégué du Directeur ne doit pas dominer ses compagnons par un maintien grave et un air d'importance; il prend part à leurs jeux, c'est le meilleur compagnon qu'ils puissent désirer. Si quelquefois, lorsque la récréation est plus animée, quelqu'un se laisse aller à un acte blâmable, à une parole peu courtoise: « Rappelle-toi, mon cher ami, lui dit le jeune assistant, que Dieu nous voit et nous entend toujours! » Et subitement tout désordre cesse et les jeux reprennent de nouveau. Si dans les salles de travail le jeune assistant s'aperçoit que quelqu'un ne fait pas son devoir: Mes amis, leur dit-il aussitôt, le temps est précieux et nous devons en rendre compte à Dieu.

Dans tous les ateliers et dans les grandes cours de récréation on voit et on lit des maximes pleines de sagesse et de piété: *Pensons avant tout à sauver notre âme; — Dieu a imposé le travail à l'humanité pour la purifier et l'ennoblir; — Aimons-nous les uns les autres, car nous sommes tous fils d'un même Père qui est au Ciel; — Offrons toutes nos actions à Dieu.* Je n'en finirais plus si je voulais citer toutes les nobles et saintes pensées reproduites un peu partout sur les murs de ce lieu béni et que D. Bosco emploie pour les graver dans l'esprit et le cœur de la jeunesse. D. Bosco se maintient fidèle au principe mis en pratique dès le début de son œuvre, il ne fait nulle violence aux consciences, mais il fait en sorte, avec une sainte persévérance, de les doucement plier sous le joug de Dieu.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'entrée à l'Oratoire d'un enfant qui éprouvait une grande répugnance pour la confession. Il avait pris sa place dans une des salles de travail, participait aux jeux de ses camarades. Un jour, tandis qu'il jouait aux barres, D. Bosco s'approcha de lui et lui dit: « Mon ami, j'ai besoin de toi: pourrais-tu m'aider dans une chose que je ne puis pas exécuter seul? — Bien volontiers, répondit l'enfant, fier de pouvoir être utile à son Directeur.

— Mais il faudra faire quelque effort vigoureux, reprit D. Bosco. — Qu'importe, je suis robuste. — Mets donc ton gilet, et suis-moi. — Ils allèrent à la sacristie: le jeune apprenti croyait qu'il s'agissait de transporter quelque meuble.

— Que dois-je faire? demanda-t-il. — Mets toi à genoux, mon ami, et confesse-toi; tu seras plus content et plus tranquille après. — Mais comment faire? je ne suis nullement préparé. — Je le sais, et c'est pourquoi je te donne tout le

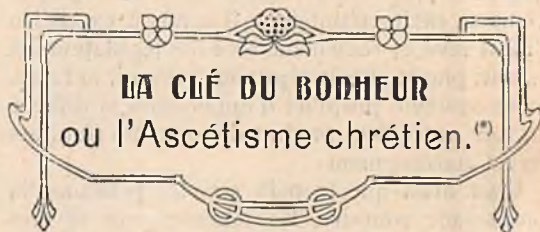
temps nécessaire. Pendant cela, je vais réciter une partie de mon bréviaire. — Cet enfant racontait lui-même dans la suite qu'il s'était senti vaincu tout d'un coup par la bonté du prêtre et la grâce de Dieu, et que cette confession qu'il regardait comme si pénible ne lui avait coûté aucun effort.

Un jour que j'étais allé voir D. Bosco, je le trouvai à son bureau où il parcourait une note sur laquelle différents noms étaient inscrits. « Voici, me dit-il, quelques-uns de mes petits gamins dont la conduite laisse à désirer ». Je ne connaissais encore qu'imparfaitement la méthode pédagogique de D. Bosco, et je lui demandai s'il réservait quelque punition à ces jeunes coupables: « Oh! non, me répondit-il, aucune punition, mais voici ce que je ferai. Celui-ci par exemple (et il m'indiqua un des noms) est le plus polisson de tous, bien qu'il ait un excellent cœur. Je m'approcherai de lui pendant la récréation, et je lui demanderai des nouvelles de sa santé; je suis sûr qu'il me répondra qu'elle est excellente. « Donc, ajouterai-je, tu es bien content de toi-même? » Tout d'abord, il sera un peu stupéfait, puis il abaissera les yeux en rougissant. Alors j'insisterai du ton le plus affectueux: Mon enfant, tu as quelque chose qui ne va pas bien; si le corps est en bonne santé, peut-être l'âme n'est pas contente? — Quelques minutes après, cet enfant sera déjà au tribunal de la Pénitence, et je suis presque sûr que je n'aurai jamais plus à me plaindre de lui ». Je l'écoutai en silence, subjugué par le charme et la sainte douceur de cette parole apostolique. J'avais découvert le secret des grandes œuvres que cet humble prêtre a su conduire à bon terme. Très souvent depuis, lorsque à la vue des maux dont notre époque est travaillée, je sentais une amère tristesse s'emparer de mon âme, cette voix m'est revenue à la mémoire et m'a rendu confiant dans l'avenir d'une société à laquelle Dieu envoie de tels réformateurs.

Actuellement la valeur des méthodes de D. Bosco est absolument reconnue, et bien souvent dans les cas difficiles on recourt à lui. Il y a quelques années, une personne d'Alger lui proposa de prendre sous sa direction cinq jeunes Arabes rebelles jusque là à toute éducation. D. Bosco accepta et au bout de quelque temps les fils du désert arrivaient à Turin. On l'avait prevenu qu'ils étaient intraitables, mais quand il les vit, il reconnut que c'était plus sérieux qu'il ne croyait. Ces Arabes ressemblaient moins à des êtres humains qu'à des bêtes féroces; ils se précipitaient, agiles comme des tigres pour mordre ou déchirer avec les ongles ceux qui ne leur plaisaient pas. D. Bosco eut au moins la bonne fortune que, dès la première rencontre, il les domina, et il lui sembla constater qu'il ne

leur était aucunement antipathique. Dès le début il fit attention à mettre à profit l'amour-propre de leur race. Les meilleurs sujets de l'Oratoire furent spécialement chargés de les combler d'égards et de soins délicats: bien vite, la constatation de la conduite exemplaire de ces enfants produisit un effet excellent sur l'esprit des Arabes: reconnaissant la distance morale qui les séparait de leurs compagnons, ils rougirent, et, pour l'honneur de leur pays, ils s'appliquèrent à corriger cette infériorité humiliante.

Quelques mois ne s'étaient pas écoulés depuis leur entrée à l'Oratoire que dans les manières et les mœurs de ces fils du désert l'on avait constaté une transformation totale; même changement dans leurs pensées et leurs sentiments. Un doux sourire avait remplacé sur leur visage le pli féroce d'autrefois, et dans leurs yeux noirs qui peu auparavant lançaient des éclairs de colère et de haine, on voyait briller le contentement et la paix. La lumière du christianisme avait infusé sa suave chaleur dans ces âmes rebelles qui ne s'étaient jamais courbées que sous la force et qui désormais ployaient librement les genoux devant le Christ et sa loi.



CHAPITRE XXXI.

L'humilité pratique.

Un premier pas dans la pratique de l'humilité, c'est de se connaître soi-même, de sentir et d'avouer sa misère, puisque, selon le mot profond de saint-Bernard, l'humilité, c'est la vérité.

On raconte qu'un prince visitait une prison. On réunit autour de lui les prisonniers et il les entretenait familièrement. S'adressant à l'un d'entre eux, il lui dit: « Eh bien, mon ami, voudriez-vous me dire pour quel crime vous avez été mis en prison? — Monsieur, répondit le prisonnier, je n'ai commis aucun crime. J'ai été accusé d'avoir allumé un incendie, mais à tort. Je passais près de la maison quand le feu s'est déclaré; or je n'y étais pour rien! » — « Bien, dit le prince » Puis s'adressant à un autre: « Et vous, quel est donc le mauvais sort qui vous a amené ici? — Vous pouvez bien dire Monsieur, que c'est un mauvais sort. On avait assassiné un jeune homme pour le voler, et comme je pas-

sais par le même chemin, on m'a accusé de ce crime et condamné. Il est vrai que j'avais de l'argent sur moi, mais je l'avais reçu à la foire ».

« Et vous, dit le prince, en s'adressant à un troisième? — Moi, monsieur, j'ai été accusé d'avoir allumé une bombe pour faire sauter l'usine des patrons, mais ce n'était pas moi. Des camarades qui m'en voulaient m'ont accusé fausement et j'ai été condamné ».

Et le prince, continuant cette revue, reçut constamment la même réponse. Tous les prisonniers étaient blancs comme neige, et de vrais petits saints.

Cependant le dernier interrogé répondit : « Monsieur, si je suis ici, je l'ai bien mérité. Je suis jeune encore, mais j'ai fréquenté de mauvais compagnons qui m'ont entraîné à la débauche, et nous ne tardâmes pas à voler pour avoir de l'argent. Du vol on passa au meurtre. Hélas! j'ai assassiné une vieille dame dont nous avions cambriolé la maison. Aussi, monsieur, je reconnais que je suis justement puni et je prie Dieu de me pardonner ».

Alors le prince reprenant la parole dit : « Je crois qu'il faut absolument séparer ce scélérat des autres prisonniers qui sont innocents, de peur qu'il ne les pervertisse ». Et il fit élargir celui qui avait reconnu sa culpabilité et laissa les autres en prison.

Le second acte de l'humilité consiste à ne pas mépriser les autres.

Cependant l'émulation est un des grands ressorts de la vie. À peine arrivé à l'école, le petit enfant fait des efforts pour surpasser ses compagnons; plus tard il travaille pour avoir les premières places et les premiers prix; l'homme fait prend part à des concours où il cherche à l'emporter sur ses rivaux. L'Église elle-même approuve l'émulation puisqu'elle met au concours les cures et autres bénéfices et les donne aux plus instruits; d'ailleurs qu'est ce que les grades académiques, sinon des motifs d'émulation pour la science sacrée ou profane? Et cependant l'humilité nous interdit de mépriser notre prochain. Comment séparer l'émulation du mépris? Le voici: l'émulation porte sur la science; or, il y a quelque chose de meilleur que la science, c'est la vertu. Le savant humble reconnaît que son intelligence et sa science lui viennent de Dieu, et que Dieu éclaire les petits, les humbles, les ignorants et leur donne la première place dans son cœur et dans son royaume. Dans certains collèges catholiques, le jour des prix, les lauréats vont déposer leurs couronnes sur l'autel de la T. S. Vierge. C'est l'embrassement de l'émulation et de l'humilité.

Un troisième pas dans la voie de l'humilité consiste à ne pas rechercher la gloire humaine. Comment voulez-vous plaire à Dieu, nous dit le

Sauveur, vous qui recherchez la gloire qui vient des hommes?

Ici, se présente une double forme d'orgueil, l'orgueil payen et l'orgueil chrétien: l'orgueil payen veut briller dans l'ordre naturel et humain; l'orgueil chrétien prétend à une sainteté éminente et surtout éclatante;

L'étude des auteurs payens produit la première espèce d'orgueil, car l'esprit qui les anime c'est l'aspiration à la grandeur, à la primauté, à toutes sortes de suprématie. On trouve cet esprit dans la « Vie des grands capitaines », décrite par Cornelius Nepos, comme dans les œuvres poétiques de Virgile et d'Horace. Les plus sages philosophes grecs, les stoiciens étaient des sages orgueilleux. De là, cet esprit de vanité, de prétention, d'ambition qu'on trouve chez les jeunes humanistes nourris dès l'enfance des classiques payens.

C'est le contraire de l'esprit chrétien, de l'esprit du divin modèle qui, étant grand, s'est fait petit, qui a été humble de cœur, de paroles et d'actions durant tout le cours de sa vie depuis la crèche jusqu'au Calvaire.

La seconde espèce d'orgueil, c'est l'orgueil spirituel qui veut acquérir la gloire du monde par le moyen de la vertu; on veut être saint, mais surtout le paraître. On veut être le préféré de Dieu, recevoir de lui des communications intimes; on se croit appelé à renouveler la face de l'Église; on est en relation directe avec l'Esprit-Saint. C'est l'illumination qui brise la peur salutaire de l'obéissance et ouvre la porte toute large à l'hérésie et au schisme. Combien les vrais saints diffèrent de ces prétendus saints! Ces derniers ne veulent pas absolument qu'on touche à leur réputation, même du bout du doigt: les autres font des excentricités pour se faire mépriser.

L'ambassadeur d'Espagne, près du Pape, désirait beaucoup voir S. Philippe de Néri dont tout Rome proclamait la sainteté. Il se présenta à l'Oratoire et demanda à voir le Père Philippe. Celui-ci refusa de le recevoir. Deux autres tentatives de ce genre restèrent également sans succès. L'ambassadeur voulant à toute force voir Philippe avant de retourner en Espagne, obtint du Pape une lettre qui ordonnait au saint homme de le recevoir. Philippe obéit, car les saints ne savent pas désobéir, mais il trouva moyen de dédommager son humilité. L'ambassadeur est introduit au parloir. Philippe se présente, s'assied sans cérémonie. La conversation s'engage où Philippe ne répond que par monosyllabes... d'une manière plutôt incivile et grossière. On dit même qu'au cours de l'entretien il trouva le moyen de mettre les pieds sur la table, de sorte que l'ambassadeur le prit pour un fou et s'en alla.

Vers le même temps un autre saint se formait

en Espagne: c'était Saint Jean de Dieu. D'abord soldat, puis simple colporteur, il avait résolu d'embrasser une vie plus parfaite. Son directeur spirituel était le bienheureux Jean d'Avila. Or, un jour qu'il avait entendu son saint directeur prêcher sur le mépris du monde, il en vint immédiatement à la pratique. Il parcourut les rues de la ville en contrefaisant l'insensé. Les enfants commencent à se moquer de lui, puis le suivent en poussant des huées; un rassemblement se forme et la police intervient. Jean est arrêté et conduit dans une maison de santé pour y suivre le régime d'un pauvre fou. Il subit les douches accoutumées, et elles eurent un effet surprenant. Au bout de quelques jours Jean était renvoyé complètement guéri. Son saint directeur, ayant su la chose, espéra beaucoup de son disciple, car disait-il, il a posé un fondement solide, le fondement de l'humilité qui foule aux pieds la gloire du monde. C'est ainsi que les saints méprisent le « qu'en dira-t-on » par des actes héroïques plus admirables qu'imitables et nous apprennent à le mépriser comme eux.

Avançons d'un pas et signalons le quatrième degré de l'humilité pratique. Il consiste à supporter patiemment les humiliations. Quoique nous fassions ou que nous allions, nous serons humiliés de bien des manières; or l'humilité vraie fait supporter et même aimer les humiliations.

S. François de Sales traite supérieurement cette matière dans un chapitre de son « *Introduction* » à la vie dévote », sous ce titre: « Que l'humilité nous fait aimer notre propre abjection. Nous ne saurons trouver un meilleur guide. Il s'exprime ainsi:

« Tombant emmi la rue, outre le mal on en reçoit la honte; il faut aimer cette abjection. Il y a même des fautes esquelles il n'y a aucun mal que la seule abjection, et l'humilité ne requiert pas qu'on le fasse expressément; mais elle requiert qu'on ne s'en inquiète point quand on les aura commises: telles sont certaines sottises, incivilités et inadvertances, lesquelles, comme il faut éviter pour obéir à la civilité et prudence, ainsi faut-il quand elles sont faites, acquiescer à l'abjection qui nous en revient, et l'accepter de bon cœur pour suivre la sainte humilité.

« Si j'ai fait une chose humiliante mais qui n'offense personne, je ne m'en excuserai pas, parce que encore que ce soit un défaut, je ne pourrais donc m'excuser que pour l'abjection qui m'en revient; or c'est cela que l'humilité ne peut permettre.

« Mais voulez-vous savoir quelles sont les meilleures abjections, et je vous dis clairement que les plus profitables à l'âme et les plus agréables à Dieu sont celles que nous avons par accident ou par les conditions de notre vie, parce que nous ne les avons pas choisies; nous les avons

reçues de Dieu telles qu'il nous les a envoyées duquel l'élection est toujours meilleure que la nôtre ».

Nous lisons dans la vie des Pères du désert qu'un solitaire, ayant vécu longtemps dans l'exercice continuel de la pénitence et de l'oraison, se mit un jour en prières pour demander à Dieu de lui faire connaître s'il lui manquait quelque chose pour être parfait. Il entendit une voix qui lui dit d'aller trouver un homme qui gardait les pourceaux dans le voisinage et le faire ce qu'il lui disait. Il obéit aussitôt, va le trouver, le salue et lui demande ce qu'il doit faire pour se rendre agréable à Dieu. Cet homme instruit par révélation lui répondit: « Prenez ce fouet et allez garder les pourceaux ». Le saint homme fit aussitôt ce que le paysan lui disait. Or, ce solitaire était fort connu et fort célèbre à cause de la sainteté de sa vie; de sorte que ceux qui le voyaient en cet état se disaient les uns aux autres. Avez-vous remarqué ce bon vieillard dont on disait tant de merveilles; il est devenu fou et il s'est mis à garder les pourceaux. Ce sont ses jeûnes continuels et ses grandes austérités qui lui ont fait perdre l'esprit. Le saint vieillard entendait tout cela et souffrait en silence cette humiliation, mais au bout de quelque temps Dieu lui ordonna de retourner dans sa solitude. C'est sur le champ de bataille que se révèle la valeur d'un soldat, et c'est en supportant courageusement les humiliations qu'on acquiert une vraie et solide humilité.

Le cinquième degré de l'humilité pratique consiste à reconnaître les bienfaits de Dieu. « Plusieurs, dit S. François de Sales, ne veulent ou n'osent penser et considérer les grâces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance, en quoi, certes, ils se trompent. Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, dit S. Paul, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous enorgueillir comme si vous ne l'aviez pas reçu? Hélas! les mules laissent-ils d'être lourdes et puantes bêtes pour être chargés des meubles précieux et parfumés du prince? Au contraire la vive considération des grâces reçues nous rend humbles, car la connaissance engendre la reconnaissance. Ainsi la T. S. Vierge confesse que Dieu lui a fait des choses très grandes, mais ce n'est que pour s'en humilier et magnifier Dieu: « Mon âme, s'écrie-t-elle, magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait de grandes choses ».

Et le saint Docteur termine son chapitre sur l'amour de l'abjection par ces paroles: « Je vous ai dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures quand vous les considérerez; mais, croyez-moi, elles seront plus douces que le sucre et le miel quand vous les pratiquerez. »



NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

DANS LES TERRES DE MAGELLAN.

Le „Folk-lore“ fuégien. (1)

LES ALIMENTS. — En général, les aliments ne sont pas mangés absolument crus, mais un peu grillés à la flamme, sur la braise ou sous les cendres. Les Onas ne connaissaient pas du tout l'usage des marmites, et en conséquence ils ignoraient que l'on pût faire bouillir de l'eau pour la cuisson des aliments. La première fois qu'un indien vit les compagnons de Mgr Fagnano qui était alors en voyage de reconnaissance à travers l'île, alimenter le feu sous une marmite, et lorsqu'il l'entendit joyeusement murmurer, tout étonné, il voulut y introduire la main, qu'il retira vivement, poussant des cris de douleur; il venait ainsi et à ses propres dépens de faire connaissance avec une loi de physique qu'il avait jusque là complètement ignorée. Mais d'autre part les Onas durent connaître depuis des temps très anciens l'usage de la pierre-à-feu, car on en trouve des traces dans le fameux mythe de *Kuanip*. Il est certain qu'actuellement ils se procurent du feu en frottant entre eux deux morceaux de silex, usant comme amorce d'un gros gastero miceto? (*Bovista magellanica*), et ils en alimentent la première braise avec du bois de hêtre vermoulu, de couleur blanche, très léger de poids et qui est lui-même comme une amorce. Étant donnée la difficulté relative de se procurer du feu, on comprend qu'ils s'efforcent de le conserver encore de nuit, en mettant les tisons sous la cendre.

Leurs aliments sont: la chair des mammifères, des oiseaux, des poissons, mollusques, les œufs, les fruits sauvages, les racines, les champignons. Les viandes fournies par les divers animaux que nous avons cité en parlant de la chasse et de la pêche, sont mangées après une grillade très réduite, ou sur la braise ou sous la cendre, ou simplement approchées près de la flamme, attachées à un pieu. Leur préférence va aux chairs grasses,

comme étant celles qui, développant une plus grande chaleur, sont plus adaptées à ces peuplades habitant sous de basses latitudes. Ainsi qu'on l'a dit, ils n'usent pas d'assiettes ni de plats; seulement le poisson et la chair trop grasse sont recueillis dans un *teuk* (omoplate de guanaco ou de phoque), pour n'en pas perdre la substance grasse qui pour eux est la plus appétissante.

Quant à la boisson, les Onas se contentent de l'eau pure, parce qu'ils n'ont pas connu le moyen de se procurer d'autres boissons.

Ils conservent l'eau dans des seaux de forme trapézoïdale, faits avec la peau du guanaco, ou des cylindres d'écorce de hêtre, enduits à l'extérieur de terre rouge et grasse, et munis d'un manche fait également de peau. Ils boivent en général directement au seau, quelquefois cependant avec l'aide d'une coquille ou d'un verre qu'ils ont confectionné avec la peau de guanaco, quand ils ont connu ceux des civilisés.

La nourriture est toujours préparée par les seules femmes et mangée quand ils en sentent le besoin, sans heures fixes durant la journée.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES. — Il n'y en a qu'un, à vrai dire, qui fasse partie de la famille: le chien qu'ils appellent *visna*. Les Onas en ont un certain nombre et ils leur témoignent une grande affection. Ils ont en effet des motifs pour bien agir avec eux, car ils leur servent pour la garde du *toldo* (campement), pour les différents genres de chasse, et de plus la nuit, il font l'office de chauffelette en les mettant sur leur corps durant le sommeil.

La race indigène, fort semblable au renard, est aujourd'hui à peu près complètement disparue, car les civilisés en ont tué et en tuent encore une quantité considérable, les considérant avec raison comme très dangereux pour les troupeaux qui ont été amenés de l'extérieur, et ils en sont arrivés à établir sur chaque tête de chien un impôt de dix *pesos*.

INDUSTRIE. — Il n'y a pas chez les Onas d'industrie proprement dite comme nous l'entendons chez nous: tout objet de travaillé par eux sert en premier lieu aux nécessités de la vie domestique, de la chasse ou de la pêche. Il est rare

(1) Voir « Bulletin Salésien » d'avril 1912.

et ce n'est que dans certaines occasions que cet objet soit vendu à des civilisés.

Les hommes travaillent, ainsi que je l'ai déjà dit, avec une habileté extraordinaire les arcs, flèches, harpons, carquois, cordes en boyaux de guanaco ou en bandes de cuir. Les femmes de leur côté s'appliquent à fabriquer des corbeilles, des paniers, des seaux, et à tanner, à préparer et à coudre les peaux.

Les corbeilles sont confectionnées avec des joncs (*Marsipost pernum grandiflorum*) qui croissent dans les endroits humides. Elles fixent en terre et verticalement un bâton long de plus d'un mètre, à l'extrémité supérieure duquel elles placent un premier petit cercle un peu enflé.

Elles prennent alors un petit paquet de joncs qu'elles tournent en spirale autour du premier cercle, et elles en lient les tours avec d'autres joncs de même espèce, qui, du centre vont à la périphérie avec autant de rayons, les entrelaçant avant et après avoir entouré les tours de la même spirale.

Le tannage des peaux de différents animaux, (guanaco, phoque, renard) est des plus primitifs. Au moyen d'un morceau de pierre ou de verre taillant (*scheem*) les femmes rapent la partie grasse, puis prenant la peau entre les deux mains, elles la frottent énergiquement. Quand elles veulent obtenir du cuir, elles grattent avec ce même rasoir ou soi-disant tel, les poils et puis elles l'enduisent de terre rouge et grasse. Dans nos Missions, les femmes apprennent à filer et à tisser, et ce avec une adresse non commune, et les hommes à être d'habiles bergers, parce que, à la suite de l'initiative de Mgr Fagnano, cette terre s'est révélée comme devant être une richesse pour l'élevage de la brebis et du mouton.

COMMERCE. — Les Onas exercent deux formes de commerce des plus rudimentaires; l'une avec les civilisés, l'autre avec leurs compagnons ou d'autres indiens. Ils vendent aux étrangers civilisés des peaux de guanaco, de renard, de loutre, des arcs, flèches, carquois, harpons, corbeilles, seaux, etc, et ils reçoivent de préférence en échange des verroteries pour colliers, des ciseaux, hachettes, couteaux, armes à feu, vêtements et comestibles. Ils connaissent aussi la monnaie argentine, ils l'apprécient, mais ils en ignorent la valeur relative; aussi quand ils vendent ou achètent quelque chose, ils ont soin de recourir à d'autres personnes qui les conseillent avant de donner ou recevoir de l'argent. Entre les indiens de diverses régions, il advient des échanges de *calafate* pour les flèches, de terre pour s'oindre, de joncs pour corbeilles, de *citarie* pour manger, et de différentes peaux pour se couvrir. Pour acquérir ces matières premières de leur industrie, ils doivent entreprendre parfois des voyages de deux et trois journées.

LES LUTTES. — Dans leurs défis à la course, ils abandonnent complètement tout vêtement, et ils se contentent de se lier au bras gauche un petit bouquet de plumes d'oiseaux, persuadés qu'avec cela ils seront plus agiles. Pour le défi au pugilat il advient ceci: deux tribus qui ne se voient pas d'un bon oeil, se réunissent à un certain jour convenu dans un endroit indiqué. Les hommes sont revêtus de leurs plus beaux manteaux; ils découvrent leur corps peint de rouge et de blanc et portent sur la tête une sorte de toque faite de peau de guanaco. Ils s'installent en cercle derrière lequel un autre cercle plus largement formé par les femmes qui ne sont que de simples spectatrices. Et alors (un peu comme chez les héros d'Homère) se tenant toujours assis, ils commencent à rappeler les faits passés et les torts réciproques des deux tribus. Au début la discussion est calme, mais peu à peu les adversaires s'échauffent et élèvent la voix à tel point qu'ils finissent par s'insulter et s'injurier de la manière la plus grossière: c'est un tapage endiablé. Parvenus à ce point, un adversaire se lève, dépose son manteau de guanaco et lance son défi en étendant en avant le bras gauche; de la partie adverse se lève alors un indien qui vient devant le premier et lui place le bras droit sous le bras gauche. C'est le signal du duel. Tous deux se heurtent du corps, tentant chacun de poser son bras sous celui de l'adversaire, car il est facile ainsi de soulever l'adversaire et de le jeter à terre. La lutte continue jusqu'à ce qu'il y en ait un à tomber; alors le tombé peut reprendre le combat avec le même indien ou céder son poste à un compagnon... La lutte continue ainsi pendant cinq, six heures et même plus, jusqu'à ce que tous ne soient très fatigués et qu'une tribu ne se déclare vaincue. Et alors succède une chose obligatoire pour la tribu défiée, de défier à son tour la tribu adverse, de sorte qu'une lutte est suivie d'une autre à bref intervalle de temps.

Les Onas portent un très vif intérêt à ces luttes de tribus à tribus, et celui qui s'y distingue est grandement honoré. Dans les *toldi* (campements), et pendant des semaines et des mois, les différentes phases de la lutte et la valeur de chacun des combattants sont le thème des conversations générales.....

COURTOISIE ENTRE LES ONAS. — Quand un parent ou un ami se décide à faire une visite, il entre dans le *toldo*, puis il s'assied auprès du feu sans que ni lui ni son hôte prononcent une seule parole. Ce silence dure plus d'une demi-heure, après quoi on entreprend la conversation sans faire la moindre allusion au voyage effectué, à la santé, etc, comme s'ils avaient toujours été ensemble. Celui qui, arrivant de loin, raconterait immédiatement ses propres aventures, se-

rait considéré comme un bavard de premier calibre. Qui désire des nouvelles ou veut faire une demande doit dissimuler et attendre un ou plusieurs jours avant d'exposer ses propres désirs.

La visite faite, l'hôte part sans prendre congé.

Qui reçoit un don, un cadeau, ne doit *jamais* manifester par des signes sa reconnaissance ou son approbation, car c'est le fait des enfants de se montrer contents de ce qu'ils ont reçu. De cet étrange usage, on raconte divers exemples. Sur une vingtaine d'indiens qui s'étaient rendus à la chasse, un seul avait tué un guanaco qui, d'après les usages, lui appartenait à lui seul. Tous étaient à jeun depuis la veille et ressentait une faim de véritables chasseurs fuégiens. L'indien qui avait tué le guanaco dépeça, le soir, la bête et en jeta un morceau à chacun de ces compagnons. Ceux-ci, durant cette opération, semblaient ne pas apprécier ce morceau de chair que sans nul doute ils auraient dévoré avec les yeux, et ils regardaient distraitemment de-ci, de-là, Enfin et bien insouciamment, chacun se mit à faire rôtir son quartier de viande et à le manger. Naturellement tous se gardèrent bien de remercier le donateur, même par un léger signe de la tête ou des mains.

Une autre fois un civilisé offrit à un indien un couteau à plusieurs lames, au manche de plusieurs couleurs, très solide, et qu'il savait lui plaire beaucoup. L'indien le prit et le mit dans sa poche sans faire aucun cas du don, sans l'admirer et sans même une seule parole de remerciements. Le civilisé, étonné de ce manque absolu d'appréciation pour un don fort précieux exprima cette douloureuse surprise à la mère qui était présente à la scène. La mère lui fit aussitôt remarquer qu'à peine s'était-il tourné vers elle, l'indien avait repris dans ses mains le couteau, l'avait admiré curieusement, et il lui était difficile de contenir en soi la joie qu'il éprouvait. Cet indien, si heureux de posséder ce couteau, craignait, en manifestant le désir de l'avoir, de passer pour un enfant.

Actuellement, lorsque les Onas après un contact si prolongé avec les civilisés, voient dans leurs mains ou dans leurs maisons tant d'objets nouveaux pour eux et de première nécessité, se risquent, mais bien timidement, à faire quelques demandes.

Que penser de cette politesse à rebours? Certes, la plus grande partie doit en être attribuée à la fierté naturelle du sauvage qui est rebelle à ces formules que nous appelons courtoisie et qu'il regarde comme un enfantillage ou de la faiblesse.

MÉDECINS ET REMÈDES. Une des plus grandes difficultés du Missionnaire est celle de délivrer les pauvres Onas de l'emprise de leurs médecins ou sorciers appelés *Kon*. Elle est fort commune la croyance parmi les indiens que leurs maladies

viennent de pointes de flèches, de morceaux de bois ou d'os, de petits cailloux, etc. qui ont pénétré dans la partie malade du corps. Le pouvoir maléfique de faire passer quelques objets dans le corps des indiens est attribué à un *Kon* d'une tribu différente ou même quelquefois à la lune qui, ayant été, comme ils le disent, une grande doctoresse, peut encore aussi menacer, spécialement quand il y a une éclipse et qu'elle se montre ayant du sang sur les dents. Étant donnée cette croyance superstitieuse pour les causes des maladies, l'on comprend que les Onas ne connaissent pas l'usage des remèdes et qu'ils ont une foi profonde dans le pouvoir de leurs *Kon* à qui il appartient de retirer ces corps étrangers de la partie malade. Lorsque donc un indien tombe malade, le *Kon* va le visiter, vêtu et orné comme le comporte sa charge: la tête couverte de cendre ou de sable, le front ceint d'un bandeau de peau qui retient cinq ou six longues plumes d'oiseaux toutes plantées verticalement et lui entourant la tête, donnant l'aspect d'un fanon ou d'une mître, le visage et le corps bariolés de différentes couleurs. Arrivé près du malade et après l'avoir visité, il dit tout d'abord aux parents quels sont les objets qui se trouvent dans le corps du patient et quel fut le sorcier maléfique qui les lui envoya, et alors il commence la cure. Il prend une couverture faite de peaux de guanaco, et après l'avoir secouée à l'air, il l'étend par terre et place au centre le malade à genoux et complètement nu. Puis il se met à tourner autour de lui à une certaine distance, crachant à chaque pas du côté opposé au malade; il s'avance davantage diminuant le cercle et chantant dans un rythme lugubre et monotone des paroles incompréhensibles sur un ton tantôt fort, tantôt piano et même pianissimo.

Arrivé ainsi près du pauvre patient, il commence à le frotter sur la partie malade, puis il y applique sa bouche qu'il a soin de cacher entre ses deux mains, après quoi il suce avec de longues aspirations, se tenant de temps en temps debout et faisant mine de rejeter au loin les esprits. C'est quand il a fini de sucer et de s'ébrouer que le *Kon* se met à vomir par terre ou dans ses mains tous ces objets maléfiques qu'il avait précédemment dit devoir se trouver dans la partie malade. Cela fait, il fait lever le patient et se hâte de piétiner sur la couverture avec rage et furie, et à la secouer en l'air pour en chasser les esprits. Il la pose de nouveau sur le sol, y replace le malade et continue la cure qui peut être répétée un certain nombre de fois selon le jugement ou plutôt les caprices du *Kon*. Si la cure a produit de l'effet et que le malade revient à la santé, la réputation du *Kon* en est augmentée, et celui-ci est largement rétribué; mais si au contraire le malade empire, le *Kon* déclare

que les objets nocifs sont trop nombreux et que par conséquent l'indien doit mourir. En cela le *Kon* est un prophète infallible, car si le malade n'est pas conduit à la mort par la maladie, il est tué par le médecin lui-même ou par quelque membre de la famille, en vue d'alléger ses souffrances. Le missionnaire D. Borgatello certifie avoir vu plusieurs fois quelque femme étrangler son mari, parce qu'il était reconnu incurable, et puis le pleurer désespérément avec tous les signes de chagrin et de deuil ; quelquefois aussi l'œuvre du missionnaire, intervenant, a pu sauver quelque malade qui ensuite guérit et vécut encore de longues années.

Maintenant que nous connaissons le procédé de la cure médicale, il nous reste à exposer quelques particularités relatives à ces *Kon*.

Et tout d'abord, ils possèdent une merveilleuse habileté pour cacher dans leur bouche le petit caillou, la pointe de flèche, etc. pour parler avec ces objets dans la bouche sans que la voix soit altérée et pour exécuter des actions qui semblent tenir du prodigieux. Monsieur Luc Bridges a été par deux fois témoin de cette habileté. Ayant manifesté qu'il doutait des merveilles que les Onas lui racontaient de leur médecin, il fut invité à assister à une expérience. Le médecin, complètement nu, prit un morceau de peau de guanaco long d'environ vingt centimètres et le tint par les deux extrémités serrées dans ses poings tournés vers le bas. Puis, il étendit le bras en avant et, tout en chantant, il commença à les élargir lentement. La bande de peau s'allongea peu à peu sans se détendre et sans s'amincir. Lorsqu'il eut les bras tendus en croix, il consigna à un voisin l'extrémité de la peau, et tenant l'autre extrémité il s'éloigna quelque peu et la peau devenait longue, longue..... jusqu'à à atteindre environ quatre mètres. C'est alors que le *Kon*, toujours chantant, la fit lentement raccourcir et revenir aux premières dimensions, puis il la fit disparaître sans que M. Bridges ait su d'où était sortie cette courroie et où elle était allée se cacher. La complète nudité du médecin exclut quelque truc de manches ou d'autre sorte, si commun chez nos prestidigitateurs actuels.

À cette habileté d'histrion, les *Kons* joignent une adresse non moindre pour exploiter leur réputation et la crainte qu'ils inspirent aux indiens.

Réunissant les cheveux de tous les malades qu'ils ont assistés, ils en forment une boule dont ils se servent comme instrument de gain. Ils disent en effet que s'ils lancent cette boule contre quelqu'un, l'esprit du mal entre en celui-ci et la mort est inévitable. En conséquence, si un médecin n'a pas de malades à soigner et veut cependant gagner quelque chose, il dit au premier qu'il rencontre, en lui montrant la boule: « si

tu ne me donnes pas à manger, je fais passer en toi le mauvais esprit », et le pauvre menacé se hâte, par peur, de lui offrir tout ce qu'il a de meilleur. Regardés comme médecins, les *Kon* sont aussi considérés comme des sorciers, en tant qu'ils peuvent envoyer des maladies aux ennemis et aussi conjurer le mauvais temps.

La crédulité et la fantaisie populaire ont créé de là des légendes sur la vie ultra-terrestre des *Kon*. Les Onas croient que leur médecins continuent à exercer leurs arts en faveur de ceux qui ne sont plus. Lorsqu'en été ils entendent un fort coup de tonnerre, mais de brève durée, ils n'ont aucune crainte, car ils l'attribuent au choc de deux nuages, mais ils ont au contraire un grand frayeur du tonnerre prolongé et faible, car ils l'attribuent aux âmes des *Kon*, qui après avoir sucé les maux, les foulent sous leurs pieds. Les Onas de fait ont peur que les maux en perçant le ciel ne viennent à pleuvoir sur eux.

MORT ET SÉPULTURE. Au fur et à mesure que la maladie d'un indien va s'aggravant, les cris et les pleurs des parents augmentent d'intensité, et ceux-ci, après la mort du malade, se taillent les cheveux de manière à laisser une large tonsure qu'ils colorent ensuite en rouge, et ils se mutilent tout le corps avec des coquillages, ayant bien soin de former des lignes parallèles. Le cadavre est roulé dans des peaux de guanaco, lié avec des courroies et enseveli à une assez grande profondeur afin que le *zorro casancho* ne puisse pas le déterrer, et il est déposé toujours le visage tourné en bas. Interrogés pourquoi ils en usent ainsi, ils répondirent: « *Cela va bien ainsi* », et ils ne surent pas en donner la raison. Après la sépulture, les parents et les amis se réunissent autour du feu trois fois par jour, le matin, le midi et le soir, pendant plusieurs jours consécutifs, et chaque fois, pendant environ une heure, qu'ils passent à chanter et à pleurer. Tous sont assis par terre, tristes, la tête baissée. Un seul module sur un ton plaintif quelques sons inintelligibles, les répétant tantôt fortement, tantôt à mi-voix, tandis que les autres forment une espèce de chœur, émettant par intervalles une cantilène lugubre accompagnée de longs soupirs et de profonds gémissements.

Il semble que le chef chante une sorte de litanie à laquelle le chœur répond toujours par la même phrase. À la fin de chaque cérémonie l'assemblée se sépare, et chacun va à ses affaires sans l'ombre de tristesse, aussi allègrement et en plaisantant comme s'il n'y avait rien eu de triste. La cabane du défunt est alors brûlée et l'endroit où s'élevait sa pauvre demeure reste abandonné au moins sur quelques mètres.

Et cependant les parents les plus proches se souviennent de leurs défunts et tout particulièrement les femmes. Et chaque jour et pendant

des mois et même des années, au lever comme au coucher du soleil, elles manifestent leur douleur par une sorte de jérémiade ou de cantilène qui suit toute l'échelle de la gamme, des notes élevées aux notes basses. Voici comment le prof. Tonelli, dans une lettre de Rio Fuego, décrit cette scène de lamentation: « Combien une visite à une cabane m'a vivement impressionné! J'entraï un matin avec D. Zanone dans un bois au moment où le soleil sortait de la mer. À notre approche ce fut une course, un chassé-croisé une fuite de bambins nus qui ne désiraient pas recevoir notre visite en tenue aussi légère. Ils reparurent bientôt, criant et riant, l'un en chemise, un second en caleçon, un troisième avec une simple jaquette bien courte, celui-ci avec la seule chemise et un soulier. C'était une toilette faite un peu à la hâte, si l'on veut, mais les convenances étaient sauvées! Un de ces enfants invité par le missionnaire se joignit à nous pendant que nous nous dirigeons vers une cabane d'où nous venait une cantilène lamentable toute sur la voyelle o.

« L'enfant qui nous accompagnait ne voulut jamais répondre à aucune des demandes que nous lui faisons touchant ces lamentations. Quand nous fûmes sur le seuil nous aperçûmes une femme assise près du feu, entourée de trois filles si lencieuses. Et cette pauvre femme, appuyant ses coudes sur ses genoux et tenant la tête entre ses poings serrés, continuait ses plaintes sans s'apercevoir de notre présence. Sur sa tête se voyait une très large tonsure, bien rasée, comme celle d'un frère capucin, et l'on y apercevait les entailles faites par le coquillage servant de rasoir. La couronne de cheveux et la tonsure étaient teintes en rouge obtenu par un mélange d'argile et de graisse. Quand'elle nous vit, elle continua sa triste mélodie, mais cependant elle abaissa la voix. À nos interrogations elle répondit, les larmes aux yeux, qu'elle pleurait un petit enfant mort deux ans auparavant. Comme on lui demandait le nom du défunt, elle ne voulut pas répondre, et je sus depuis que chez les Onas, c'est une habitude de ne jamais nommer les trépassés; ainsi rappeler le nom d'un mort constitue une des offenses les plus graves que l'on puisse faire à ses parents ou à ses amis.

Cette coutume m'expliqua le refus tant de la femme qui pleurait que de l'enfant qui nous accompagnait: c'était le frère du petit mort! Nous nous éloignâmes de là tout émus, tandis que la femme reprenait son triste chant.

CARACTÈRE PHYSIQUE, MORAL ET INTELLECTUEL DES ONAS. D'après tout ce qui vient d'être dit sur les Onas, il est facile d'en dépeindre le type physique et moral, et avec plus de développement que ce qui a déjà été expliqué dans l'introduction. Le type comun est d'une haute stature,

il a la face large et quasi-ronde, débonnaire, aux pommettes saillantes et au front assez resserré car le cuir chevelu s'étend jusqu'aux sourcils; la couleur est d'un bronze clair et dans quelques femmes elle est presque blanche. L'œil est diagonal, très noir, comme les cheveux qui ne blanchissent pas, si ce n'est que partiellement dans la vieillesse avancée. Le nez est écrasé et même un peu camus; la bouche large et ordinairement ouverte à l'étonnement et au sourire; les dents très saines et très blanches bien qu'ils n'en prennent jamais aucun soin. Les cheveux sont gros, toujours lisses et très épais; la barbe très rare et seulement au menton et à la lèvre supérieure, qu'ils s'arrachent continuellement. La figure a donc toujours un aspect jeune et nullement repoussant, malgré l'œil noir et rusé. Les mains sont petites, courtes et glabres comme toutes les autres parties du corps; tout est bien proportionné, musculeux et souple, ce qui pour les hommes constitue le véritable type de la beauté. Les femmes en général sont plus petites, trapues et d'une corpulence plus forte, à cause de l'enbompoint dû à leur vie sédentaire. De leur peau ainsi que celle des hommes émane une mauvaise odeur, capable de rendre insupportable un local fermé dans lequel ils ont séjourné pendant quelques temps.

Leur vue est quelque chose de merveilleux: à l'œil nu ils parviennent à découvrir ce que les civilisés peuvent voir seulement à l'aide de fortes lentilles. Darwin note également cette particularité et dit qu'ils sont très supérieurs à quelques marins que ce soient qui, par suite d'une pratique, peuvent apercevoir un objet lointain beaucoup plus vite et beaucoup mieux qu'un homme qui vit toujours à terre. Leur sens de l'ouïe est également très développé, et il n'y a pas de doute que leur manière de vivre favorise énormément le développement et le perfectionnement des sens, contraints, comme ils le sont à toujours observer les phénomènes de la nature et à se tenir continuellement en garde contre les ennemis dont ils reconnaissent à une grande distance la marche, tout simplement en se couchant ventre à terre.

Leur caractère moral, tel qu'il a été jugé par ceux qui eurent avec eux une longue et intime familiarité, ressemble en substance à celui de tout autre homme. Évidemment dans leur caractère moral nous ne trouvons encore aucune trace de ces principes moraux-chrétiens qui sont une grande partie de notre civilisation. Pour eux il n'y a que la lumière naturelle de la raison et encore cette lumière est souvent obscurcie par l'effet des misérables conditions de l'existence auxquelles ils sont contraints par suite de la pauvreté de la région où ils vivent. Il n'y a donc pas à s'étonner s'ils se montrent indolents,

apatliques, menteurs, voleurs, enclins à la colère, de mœurs faibles, surtout les femmes, et vindicatifs d'une manière toute particulière. Ces défauts qui ne sont pas absolument généraux sont largement compensés par leur bonté de cœur envers leurs bienfaiteurs, leur hospitalité, la docilité à suivre les conseils, la douceur de caractère envers ceux qui les traitent bien, le désir de s'élever à notre civilisation, spécialement pour ce qui regarde la religion et les mœurs. Certainement toutes ces bonnes énergies demeuraient à l'état latent et pour ainsi dire suffoquées en face de l'hostilité des civilisés exploités; il faut la charité du missionnaire pour qu'ils manifestent aussi à l'européen ces précieuses qualités qu'ils pratiquaient jadis dans leurs rapports privés. Cela explique comment les voyageurs, pressés et ignorant de la langue, ont de leurs conditions physiques, tiré un argument pour porter un jugement défavorable encore sur le caractère moral de ces indiens.

Quant à l'intelligence, on peut également répéter avec Nordenskjöld, qu'ils sont plus dignes de pitié que de mépris. Ce que nous avons dit de leur ustensiles et de leur industrie, démontre qu'ils ont une intelligence plus que médiocre: « *les armes, les ornements, la manière de se procurer le jeu et la nourriture sont tout ce que les circonstances actuelles pouvaient leur permettre de mieux* (1).

Mais quand le missionnaire eut cultivé leur esprit, employé les hommes aux travaux des pâturages ou de l'industrie du bois, les femmes à l'industrie textile, les enfants à un régime alterné d'étude et de travail, alors on put constater que leur intelligence est celle de tout autre homme. Dans le vaste et riche Musée Salésien du Territoire de Magellan à Puntarenas, on trouve exposés un grand nombre de travaux scolaires et matériels exécutés par les indiens et d'autres de tissage faits par les femmes (2). Ces différents ouvrages montrent comme ces indiens correspondent aux fatigues des missionnaires et en

(1) Nordenskjöld: *Algunos datos sobre la parte austral del Continente Sud-Americano*.

(2) Voici l'horaire suivi dans nos missions par les enfants et jeunes gens qu'y recueillent les missionnaires: *Horaire journalier*: 6 h. lever, 6 h. 30 prière, 7 h. 30 école, 8 h. déjeuner et récréation, 8 h. 30 travail, midi, dîner et récréation, 2 h. travail, 3 h. 30 goûter (malt et pain), 4 h. travail, 6 h. école, 7 h. souper et récréation, 8 h. 30 prière et coucher.

Horaire scolaire: *Lundi matin*, religion, *soir*, lecture et écriture; *mardi matin*, politesse, *soir*, géographie et devoirs civiques; *mercredi matin*, religion, *soir*, histoire de la patrie au moyens d'exemples; *jeudi matin*, conversation, *soir*, arithmétique et dictée; *vendredi matin*, histoire sainte, *soir*, notions d'histoire naturelle; *samedi matin*, règles d'hygiène, *soir*, dessin et lecture; *dimanches et fêtes*, promenade le *matin*, le *soir*, chant et musique. Les Filles de Marie Auxiliatrice suivent le même horaire pour les petites filles


Les adultes vivent indépendants dans les cabanes du village.

même temps justifient les paroles de Nordenskjöld, relatives à l'œuvre des missionnaires: « Après avoir vu là l'éducation des enfants, leurs jeux, leurs travaux distincts selon le sexe, les travaux des hommes dans les ateliers et à la scierie mécanique, dans les champs et avec les troupeaux, je crois qu'il ne se passera pas beaucoup d'années avant que ne sortent de chez eux bien des membres utiles à la société.

FLEURS ET FRUITS.

(Extraits des Relations de nos Missionnaires).

Une sépulture chrétienne.

 celui qui va de Cuyabá par la route des Colonies indigènes fondées pour la civilisation des Boróros, trouve à 15 lieues de Coxipó la Colonie agricole-industrielle: *Gratidão Nacional de Palmeiras*. C'est la maison de formation du personnel nécessaire aux Missions du Matto Grosso. Ouverte en 1907 elle recevait encore tout récemment un petit groupe d'indiens, plus besoigneux, d'instruction et d'aide matérielle autant que morale, que leurs frères des Colonies de l'Immaculée Conception, de S. Joseph et du Sacré-Cœur.

Ce sont des hommes ayant déjà pris contact avec les civilisés et qui, dans leurs courses aventureuses ont appris peu de bien et beaucoup de mal, sans compter quelques vices, comme et surtout celui de l'alcoolisme.

D. Malan était encore là lorsqu'ils furent reçus dans la Colonie et il voulut qu'ils lui promissent formellement d'obéir aux Missionnaires et de ne jamais chercher à renouveler leurs cérémonies superstitieuses.

Et de fait, dans les commencements ils se montrèrent dociles, ponctuels, attentifs aux instructions et avis qu'on leur donne deux fois par jour, et ils se mirent très volontiers à nous aider dans la construction de leurs petites cases et à s'aider de bon cœur au travail de l'agriculture.

Quelquefois cependant on les voyait disparaître dans le bois; ce n'était pas dans un but de chasse ni de promenade, mais tout simplement pour s'épancher tous ensemble dans leurs chants traditionnels.

Les Missionnaires voyaient et se taisaient: c'est qu'il était déjà grand l'effort que ces pauvres fils des forêts devaient s'imposer.

Mais voici qu'un de leurs enfants tombe malade, et nous, le voyant en danger de mort, nous nous hâtons de le baptiser. L'enfant meurt en effet. Jusque là rien de mal; bien plus c'était une âme de plus entrée dans le paradis: mais cette

mort ne tarda pas à être une cause de fermentation chez ces pauvres indiens.

— Comment, se disaient-ils entre eux, nous ne pourrions pas rendre à notre manière les derniers honneurs à ce tout petit enfant? Et de quel droit le Père veulent-ils l'ensevelir comme ils l'entendent?

Et ils s'échauffèrent tellement la tête que, prompts à tout, même à quitter la Colonie, ils résolurent de faire leurs cérémonies sans nullement se gêner. Et à la tombée de la nuit, voilà que nous entendons les premiers échos du chant!

— Le Bacururù commence, me dit le Directeur, et en cette circonstance il ne me convient pas de faire une opposition directe. Allez vers eux, et rappelez à tous ce qu'ils ont promis.

J'allai donc et je trouvai hommes et femmes rassemblés autour du vieux chef Tobias qui présidait l'assemblée et guidait le chant. Disposés en cercle, ils avaient placé au milieu sur une natte ornée de plumes multicolores la dépouille du pauvre petit innocent. Les femmes accompagnaient à l'unisson le chant plus ferme des hommes, et les plus proches parents du défunt, en signe de deuil, se taillaient les mains et les jambes, se couvrant de sang.

À mon apparition personne ne bougea, mais ils continuèrent tranquillement leurs rites funébrés. Je m'avançai alors et je fis signe de se taire. Obéissants, tous firent silence et se tournèrent pour m'écouter. Que leur dis-je?... Je les avertis doucement de leur manque de parole, je leur dis que ces cérémonies ne pouvaient nullement convenir à l'âme de l'enfant, déjà heureux parmi les anges du Paradis, et que leurs chants aussi n'étaient pas agréables à Jésus, car ils étaient des vestiges de la barbarie et du paganisme; par conséquent, malgré leur forte inclination aux antiques coutumes (dont ils ont une véritable nostalgie), qu'ils en fassent un généreux sacrifice au vrai Dieu, à l'exemple de nos ancêtres qui, eux aussi, étaient payens, mais lorsqu'ils eurent entendu annoncer la doctrine de Jésus, laissèrent leurs coutumes et abattirent les statues des faux dieux qu'ils avaient adoré jusque là, et en échange, érigèrent des autels au vrai Dieu avec au dessus la croix du Christ;... qu'ils fassent donc également pour l'amour de Celui qui se fit homme et mourut en croix pour nous, pour eux, pour tous les hommes, plein d'amour pour tous, voulant retirer du cou de tous le joug du démon et ouvrir les portes du Paradis!

Le Chef m'interrompit à plusieurs reprises; d'autres parlèrent, faisant objections sur objections et toujours soutenant leurs agissements, mais la grâce de Dieu triompha de ces âmes.

— Père, me dit enfin Tobias, tes paroles nous ont convaincu; observe! nous abandonnons im-

médiatement le *Bacururù* et, toi, prends l'enfant pour l'ensevelir comme tu le veux!

Grâces soient rendues au Seigneur! Le lendemain, nous déposions la dépouille dans un petit cercueil, couvert d'un voile bien blanc et orné d'une guirlande de fleurs. Puis, précédés et suivis de tous les indiens qui nous regardaient étonnés, nous fîmes la levée du corps, nous chantâmes dans notre chapelle avec toute la solennité possible les psaumes des obsèques des petits enfants selon le Rituel Romain, et nous l'accompagnâmes au Cimetière.

Après l'inhumation faite bien dévotement nous invitâmes tous les indiens à s'agenouiller avec nous sur cette terre bénite, ce qu'ils firent très docilement, et ils répétèrent avec nous les prières communes à tout chrétien et qu'ils ont déjà appris à réciter en portugais et en *bororó*. Quelle scène émouvante! Répétons-le: *Deo gratias!*

Palmeiras, 9 novembre 1911.

D. CLÉMENT DOROSZEWSKI,
Missionnaire Salésien.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être **confessés** et avoir dévotement **communié**, **visiteront** quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, **visiteront** leur Oratoire, et y **prieront** aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PIÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle,

Du 1^{er} mai au 1^{er} juin 1912.

- 3 mai: Invention de la Sainte Croix de N. S.
- 8 mai: Apparition de l'Archange S. Michel.
- 16 mai: Solennité de l'Ascension de N. S.
- 24 mai: Fête solennelle de N. D. Auxiliatrice.
- 26 mai: Solennité de la Pentecôte.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave*, et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.



LE CULTE de Marie Auxiliatrice

Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le secours des Chrétiens.

PIE PP. X.

L ne suffit pas de recevoir avec reconnaissance et bon cœur, comme venant de Marie, les grâces qu'elle daigne nous procurer, il faut, lorsqu'il n'y a pas de sérieux inconvénients à le faire, aimer à publier ses bienfaits, afin que ceux qui les apprennent s'unissent à nous pour l'en bénir et l'aimer d'avantage. Je dis : lorsqu'il n'y a pas d'inconvénient sérieux, car il arrive quelquefois qu'il est presque impossible de parler des bienfaits reçus, sans faire en même temps ressortir notre propre mérite, ce qui met en danger notre humilité. Or Marie ne veut pas que nous nous exposions, fut-ce pour l'honorer, au danger de pécher par orgueil. Hors de ce cas, il faut suivre la règle de conduite indiquée par le philosophe Sénèque, qui dit que c'est le fait d'un esprit bas et sans courage de ne vouloir recevoir les libéralités que secrètement et à l'insu de tous. Il n'appartient qu'à un ingrat de ne dire merci qu'à l'oreille, par crainte de voir le bienfait divulgué. Car si celui qui a fait du bien à un autre, le doit, autant que possible, ensevelir dans l'ombre et dans l'oubli, celui qui a été l'objet du bienfait doit au contraire agir de telle sorte qu'il soit publié et connu de tous. Ce qu'il faut entendre à plus forte raison des biens qui nous viennent du ciel, dont il est expédient de révéler l'auteur, pour convier tout le monde à l'aimer. Cette expression publique de notre reconnaissance est d'autant plus agréable à la Mère de Dieu, qu'elle est plus propre à procurer l'honneur et la gloire de son divin Fils. C'est le sentiment de cette vérité qui porte tant de personnes à suspendre des *ex-voto* en reconnaissance de grâces obtenues ; à en faire consigner les relations dans des livres ou dans des feuilles publiques pour qu'elles soient connues de tous. C'est en effet un puissant moyen de ranimer la confiance et la ferveur dans des cœurs où elle sommeille !

Bien chers Coopérateurs, zélées Coopératrices, amis lecteurs du *Bulletin Salésien* c'est à vous tous qu'est adressée cette pieuse invitation de développer davantage, si cela vous est possible, le culte de la *V. S. Vierge* invoquée sous le titre de *Notre Dame Auxiliatrice*, en nous envoyant les relations des grâces et faveurs que vous avez pu obtenir, dont vous avez été les heureux témoins ou qui vous ont été narrées. Marie Auxiliatrice vous en récompensera au spirituel comme au temporel, durant votre vie ici-bas et surtout pendant l'éternité.

Grâces et Faveurs

Je vous adresse un mandat-poste de cinquante francs pour l'Œuvre de D. Bosco, en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une amélioration dans mon état de santé.

X***

Anonyme.

C'est dans la lecture de vos pieux *Bulletins* que j'ai puisé la confiance en Notre Dame Auxiliatrice, Secours des Chrétiens, et ayant été exaucée au-delà de mes espérances j'ai promis la somme de dix francs à l'Œuvre de D. Bosco et vous les envoie ci-inclus par mandat-poste. Je recommande d'autres intentions à vos ferventes prières.

Smyrne, 27 janvier 1912.

E. R.

Plus que jamais reconnaissante à notre chère Mère Marie Auxiliatrice pour sa maternelle protection, je vous adresse ci-inclus la somme de quatre francs que vous voudrez bien employer pour faire dire deux Messes en faveur des âmes les plus abandonnées du Purgatoire. Je supplie cette Bonne Mère de me continuer son divin secours.

Bordeaux, 2 février 1912.

A. U.

Je vous adresse un bon de poste de six francs pour une Messe d'actions de grâces, et le surplus pour vos chers orphelins. Je remercie notre bonne Mère d'avoir plaidé notre cause en nous obtenant une faveur temporelle, et je lui réclame de nous continuer toujours sa maternelle protection sur nos enfants et sur nous pour le spirituel et le temporel. Ayant deux immeubles dans la même localité, je demande encore à Notre Dame Auxiliatrice qu'on n'a jamais invoquée en vain, de nous trouver un acquéreur pour celui qui convient le mieux à notre situation.

X., février 1912.

Anonyme.

Selon la promesse faite l'an dernier, ayant reconnu l'intervention de Marie Auxiliatrice dans nos affaires, je vous envoie vingt francs, avec prière d'insérer notre action de grâces au *Bulletin Salésien*. Que Notre Dame Auxiliatrice continue à nous protéger tous, et que

mon mari recouvre au plus tôt la santé qui lui est nécessaire. Nous comptons sur les prières de vos enfants.

Paris, février 1912.

M. H.

Je vous envoie ci-joint un mandat-poste de deux francs pour la célébration d'une Messe applicable aux âmes délaissées du Purgatoire. Cette messe est un merci à Marie Auxiliatrice et au Vénérable Dom Bosco que j'avais invoqués pour la réussite d'une affaire temporelle et qui m'ont exaucée. Veuillez accomplir la promesse que j'ai faite de faire insérer cette faveur dans le *Bulletin Salésien*. Nous prions cette bonne Mère et D. Bosco de continuer à protéger l'affaire que nous leur avons confiée, pour que celle-ci se termine d'une façon heureuse.

Le Mans, 9 février 1912.

Un enfant de Marie.

J'envoie un mandat-poste de dix francs pour votre belle œuvre en reconnaissance de la guérison de mon neveu fort malade. Je remercie Notre Dame Auxiliatrice et je lui demande de m'obtenir deux autres grâces bien importantes. Je suis heureuse de publier ses bienfaits par l'intermédiaire du *Bulletin Salésien*.

France, 30 janvier 1912.

L. d'A.

Ayant obtenu une guérison et une grâce temporelle par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice, je m'empresse de lui en témoigner ma très vive reconnaissance en faisant insérer dans le *Bulletin Salésien* une double action de grâces. Je remercie notre Bonne Mère de toutes les grâces qu'elle nous accorde et je la prie de nous continuer sa maternelle protection.

Dreux, 20 janvier 1912.

M. G.

Je vous envoie ci-joint un mandat-poste de six francs pour l'Œuvre Salésienne, vous priant de vouloir bien célébrer une Messe d'action de grâce pour remercier Notre Dame Auxiliatrice.

Nous avons obtenu, après l'avoir implorée, la conversion, au lit de mort, d'un pécheur qui ne s'était pas confessé depuis 30 ans. Nous vous prions de vouloir bien faire mention dans le *Bulletin Salésien* de l'obtention de cette grâce à laquelle nous tenions tant.

Lille, 8 février 1912.

Mme L. R.

* *

Il y a de cela dix ans. — j'étais alors chargé du vaste district du Buzen et résidais dans la ville de Kokura. Chaque mois, je faisais avec mon catéchiste la tournée des chrétiens disséminées dans mon immense paroisse.

Un jour, nous nous rendions à Gotoji. Il y avait là plusieurs familles chrétiennes venues des environs de Nagasaki pour travailler dans les mines de charbon. Ces chrétiens, descendants des anciens martyrs ou confesseurs, dont l'histoire est si touchante et forme la grande auréole de l'Église du Japon, ces chrétiens, dis-je, avaient une foi réellement profonde et solide, magnifique poussée du sang de leurs ancêtres.

J'étais attendu à Gotoji pour huit heures du soir. — Quand je me rendais dans un de ces villages où mes chrétiens travaillaient à la mine, j'arrivais habituellement vers cette heure-là ; je m'installais soit dans la maison de l'un d'entre eux, soit dans l'auberge du village. — À mesure que les chrétiens se présentaient, j'entendais leur confession, écoutais leurs histoires et résolvais de mon mieux leurs difficultés. Quelquefois avait lieu la cérémonie d'un baptême d'enfant ou d'adulte, ou bien quelque mariage. Vers onze heures du soir, instruction générale. À minuit, les prières, et à une heure du matin la sainte Messe et les communions. Puis les chrétiens retournaient chez eux, dormaient trois heures et retournaient à la mine.

Ce jour-là donc, je me rendais à Gotoji. — Sur la route se trouve un grand village appelé Namazutá. Comme je ne connaissais aucun chrétien habitant ce village, mon intention était de ne pas m'y arrêter et de continuer ma route. Or, voilà que quelques minutes avant d'arriver à Namazutá, je commençai à me sentir mal. Faiblesse d'estomac, sans doute ! Le vertige me prit, et je fus obligé de m'arrêter dans la première auberge qui se trouvait à l'entrée du village.

Le passage d'un Européen dans un de ces endroits éloignés de tout grand centre, était à cette époque un événement mémorable : ma présence fut donc à l'instant signalée et devint l'objet des conversations et des réflexions populaires. — J'étais là depuis une demi-heure ; une bonne tasse de thé brûlant et un petit somme sur la natte m'avaient remis sur pied, et je me préparais à continuer mon voyage, lorsque l'hôtelier vint me dire qu'un homme désirait me voir.

Sur mon ordre le visiteur fut introduit. Quelle ne fut pas ma surprise de lui voir faire le signe de la Croix et d'apprendre de sa bouche les choses suivantes. — Voici en gros ce qu'après force salutations, il me dit : « Père, je suis un chrétien d'Hirado (île voisine de Nagasaki). Je suis venu ici, il y a huit ans, avec ma famille, embauché comme mineur par la Compagnie Mitsui. Depuis

huit ans, je n'ai pas vu de prêtre, et je ne connaissais pas votre présence à Kokura. Ma vieille mère qui habite aussi depuis huit ans avec moi dans ce village, est à la mort depuis hier. Je ne savais absolument que faire pour lui procurer les derniers secours de la religion. Or, à l'instant je viens d'apprendre qu'un européen de passage est entré à l'auberge. À tout hasard je suis venu pour voir si ce n'était pas un Père. Béni soit Dieu ! ma vieille mère pourra se confesser avant de mourir. Du reste, fait assez curieux, ma mère m'a toujours dit et répété qu'elle ne mourrait pas sans voir un prêtre, et, ce matin encore, elle me grondait de mon manque de confiance et ajoutait : Sois tranquille, si je dois mourir aujourd'hui, un prêtre viendra aujourd'hui.

Frappé par ces dernières paroles, et admirant au fond du cœur la délicatesse de la divine Providence, je me levai aussitôt, et accompagné de ce brave homme et de mon catéchiste, je me rendis auprès de la moribonde. Celle-ci manifesta en me voyant une joie intense, mais sans l'ombre de surprise. Je la confessai, lui administrai l'Extrême Onction et lui donnai l'Indulgence Plénière. Puis, je lui demandai pourquoi elle avait la certitude qu'elle ne mourrait pas sans voir un prêtre. Alors, de sa voix mourante, elle me répondit : « Père, depuis huit ans que je suis ici, loin de tout prêtre, de toute église, de tout *Jésus-Hostie*, je n'ai pas manqué un seul jour de réciter mon chapelet à *Marie Auxiliatrice*, lui demandant de m'envoyer un prêtre au moment de ma mort. Comment voulez-vous, Père, que la bonne Mère me refusât cette grâce ? J'ai toujours eu la certitude que je serais exaucée. — Nous remerciâmes ensemble le bon Dieu de m'avoir « stoppé » à l'entrée de ce village, uniquement par ce que en cet endroit se mourait une chrétienne qui avait placé sa confiance en Marie.

Je partis pour Gotoji, l'âme toute embaumée. Le lendemain, au retour, je revins voir ma bonne vieille : elle était morte dans la nuit, et ses dernières paroles avaient été *Jésus-Marie* !

Ashikaga (Japon), Mars 1912.

CL. FERRAND,

Missionnaire Apostolique.

* *

J'ai prié Notre Dame Auxiliatrice par l'entremise du Vén. D. Bosco afin d'obtenir pour mon neveu le succès dans un examen difficile. J'avais promis, en cas de réussite, d'envoyer une petite aumône et de faire publier cette grâce dans le *Bulletin Salésien* ; J'ai été exaucée, et je viens m'acquitter de ma promesse. Ci-joint la somme de cinq francs. Je recommande encore le même jeune homme aux prières des enfants de Dom Bosco, afin qu'il puisse obtenir bientôt

l'emploi qu'il désire. Je demande aussi une grâce spirituelle et une guérison à N. D. Auxiliatrice par l'entremise du Vén. D. Bosco et de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.

Côtes-du-Nord, 11 février 1912.

Y. L.

* *

Sous ce pli je vous envoie un billet de cent francs.... J'ai été très souffrante et même pendant 48 heures en danger, et j'ai invoqué Notre Dame Auxiliatrice, Dom Bosco et D. Rua. J'ai été exaucée. Veuillez, je vous prie, inscrire cette faveur sur le *Bulletin Salésien* et faire dire à mon intention deux Messes à l'autel de N. D. Auxiliatrice pour les âmes du Purgatoire.

Moulins, 14 mars 1912.

M. C.

* *

Je vous adresse un mandat-poste de vingt francs pour vos œuvres, en reconnaissance de deux opérations réussies, dont l'une a été faite à une malade presque désespérée. Veuillez exprimer ma sincère reconnaissance dans le *Bulletin* à la T. S. Vierge, afin que cette bonne Mère soit connue et aimée davantage et lui demander le rétablissement complet de ces deux malades.

X., 13 mars 1912.

B. S. L.

* *

Mille actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice et au Vénéralble Dom Bosco pour avoir protégé d'une façon merveilleuse notre petite fille Marie. Je suis heureux de proclamer une fois de plus la puissance de la Vierge de D. Bosco et les bénédictions qu'Elle répand sur ceux qui s'intéressent à cette œuvre si belle.

Aerschot, mars 1912.

L. G.

* *

María, Auxilium Christianorum! — Nous ne l'avons jamais invoquée en vain depuis le jour béni (janvier 1879), où pour la première fois, conduits par notre père vénéré, nous avons eu le bonheur de connaître le Vén. D. Bosco. Plus que jamais, par son intercession et celle du vénéré D. Rua, appuyés par les prières de la famille salésienne, notre confiance en Elle est sans bornes. Qu'Elle daigne, cette divine Mère, entendre nos récentes actions de grâces pour une réconciliation obtenue et l'heureuse issue d'une affaire, et exaucer nos ardentes supplications pour des faveurs sollicitées.

Rivoli, mars 1912.

A. R. V. T.

* *

J'avais promis une neuvaine de Messes pour les âmes du Purgatoire et avec insertion dans le *Bulletin Salésien*, si Notre Dame Auxiliatrice m'accordait la guérison d'une personne bien

chère. — L'ayant obtenue, je viens m'acquitter de ma promesse et vous envoie ci-inclus la somme de cinquante francs dont vingt pour les Messes et le reste pour les Orphelins de D. Bosco...

Morez, 9 mars 1912.

M. L.

* *

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice de témoigner ma reconnaissance par une insertion dans le *Bulletin Salésien* et une Messe d'actions de grâces si j'obtenais la guérison d'un mal inquiétant. Ayant été exaucée, je remplis ma promesse et je supplie notre bonne Mère de bien vouloir me continuer sa maternelle protection. Ci-joint un mandat postal de cinq francs.

Cologne, 15 mars 1912.

I. O.

* *

Mille actions de grâces à Marie Auxiliatrice, qui par l'entremise puissante du Vén. Dom Bosco, a bien voulu exaucer mes prières en m'accordant une faveur temporelle que je sollicitais instamment. — Ci joint un mandat-poste de cinq francs pour les orphelins de D. Bosco avec prière d'insérer cette faveur dans le *Bulletin Salésien*.

Hyères, 26 février 1912.

M. G. V.

* *

Ayant lu dans divers numéros précédents du *Bulletin Salésien* la relation des nombreuses et importantes grâces obtenues de Notre Dame Auxiliatrice par l'intervention de ses trois grands serviteurs D. Bosco, D. Rua et Dominique Savio, j'essayais à mon tour. Ayant été exaucée, je vous envoie comme témoignage de ma profonde reconnaissance une petite offrande, avec prière de faire insérer cette faveur dans le *Bulletin*.

Saint-Laurent, 5 mars 1912.

M. G.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Alexandrie — H. G.: 15 fr, pour la guérison d'un ami.

Aoste — J. B. J.: 5 fr, en remerciements de deux grâces.

Ayas — P. C.: 2 fr, pour grâce reçue.

Annemasse — L. M.: 50 fr, pour grâce temporelle importante obtenue.

Anvers — Anonyme: 20 fr, pour grâce obtenue. Anvers — V.: 10 fr, pour grâce obtenue.

Andigny — L. R.: 5 fr, pour grâce temporelle obtenue et demande de prières.

Belgique — P. R.: 20 fr, en hommage de profonde reconnaissance.

Bcauregard — R.: 10 fr, pour location d'une maison.
Bruxelles — Ctesse d. D.: en reconnaissance pour faveurs obtenues.
Carbonne — L. B.: 21 fr. 50 pour grâces obtenues
Chambave — M. G. B.: 5 fr, en remerciement de la guérison d'un enfant.
Caux — Anonyme: 5 fr, pour grande grâce obtenue.
Clermont-Ferrand — A. G.: 5 fr, en reconnaissance d'une grâce.
Cruseilles — M. R. P.: 5 fr. pour la réussite d'un jeune homme au baccalauréat.
El-Biar — R. 10 fr, pour guérison.
La Saussaye — E. M.: 2 fr, pour grâces obtenues.
Lille.— G. E., 5 fr, pour guérison.
Marseille — M. J. R.: 10 fr, pour deux Messes d'actions de grâces.
Montpellier — Vve H. R.: 2 fr, pour une Messe d'actions de grâces.
Montpellier A. V.: 10 fr, pour grâce obtenue.
Montpellier — M. C. F.: 5 fr, pour guérison.
Nantes — S. M.: 25 fr, en reconnaissance pour la réussite de démarches importantes.
Nevers — C.: 5 fr, comme remerciements:
Nîmes — D. G.: 12 fr, pour diverses grâces reçues au cours de l'année 1911.
Nord — B.: 3 fr, en reconnaissance d'une guérison.
Paris — J. de R.: 10 fr, pour une grâce particulière.
Paris — Mme M.: 5 fr, pour une grâce obtenue.
Paris — B. S. S.: 10 fr, reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour une grâce obtenue.
Pas en Artois — C. S.: 10 fr, en reconnaissance de deux grâces obtenues.
Paulhan — L. S. J.: 100 fr, pour une Messe d'actions de grâces.
Reims — M. M. C.: 5 fr. en reconnaissance d'une grâce spirituelle.
Rivoli — A. T.: Actions de grâces et reconnaissance.
Rouen — Mme G. C.: 5 fr, pour succès obtenu dans une affaire importante.
St-Vincent de Reins — L. B.: 14 fr, pour deux
Toulouse — J. V.: 5 fr, en remerciements.
Tours — Anonyme: 2 fr, pour faveur accordée.
Zuigtenne — J. de C. D.: 10 fr, pour obtention d'une grâce.
Uulouse — Mme. G. A.: 12 fr, pour grâce obtenue.
Toccles — M. W.: 25 fr, pour faveur obtenue et demande de prières.
Valais — Vve E. B.: 45 fr, pour grâce reçue.
Villers-le-Sec — C. V.: 75 fr, pour grâces reçues. Messes d'actions de grâces et pour les Orphelins de D. Bosco.

VARIÉTÉS

Une prophétie qui ne s'accomplit et ne s'accomplira jamais.

« *Demain la fin de l'Église!* » disait Dioclétien qui avait fait couler à flots le sang chrétien. Le lendemain, Dioclétien dépouillé de la pourpre mourait sans prestige. Et l'Église montait sur le trône des César avec Constantin!

« *Demain la fin de l'Église!* » disait Julien l'Apostat, et le lendemain, Julien mourait en jetant un dernier blasphème; et que d'autres apostats après lui! Et l'Église n'est pas morte!

« *Demain la fin de l'Église!* » disait Voltaire avec son hideux sourire. Le lendemain, Voltaire mourait d'une mort effroyable en réclamant un prêtre. Et l'Église n'est pas morte!

« *Demain la fin de l'Église!* » disaient les Robespierre, les Marat de la grande Révolution en envoyant tous les prêtres à la guillotine ou à la noyade. Le lendemain ils montaient à l'échafaud. Et l'Église n'est pas morte!

« *Demain la fin de l'Église!* » répétait à une époque plus voisine le tribun qui, pour amener les fureurs populaires, fit courir d'un bout à l'autre de notre pays ce cri de guerre: « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Il est mort et l'Église vit encore.

« *Demain la fin de l'Église!* » disait Zola. Le lendemain il mourait lui-même d'une mort honteuse. Et l'Église n'est pas morte.

« *Demain la fin de l'Église!* » crient les impies de l'heure actuelle. « Elle a fait son temps; creusons sa fosse..... demain nous la pousserons dedans et ce sera fini! » Et ils meurent et ils mourront. Et l'Église vivra!

Une prophétie qui s'accomplit toujours.

Jésus-Christ a dit: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ». Ce qui veut dire que *l'Église Catholique existera jusqu'à la fin des siècles, malgré les persécutions savantes, perfides ou sanglantes de ses ennemis les plus puissants.*

Jésus-Christ nous assure que *le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point.* Les événements lui ont toujours donné raison.

Chrétiens, ne craignons point. *Soyons simplement courageux et confiants.*

Demain nos ennemis tomberont dans la fosse bu'ils nous préparent.

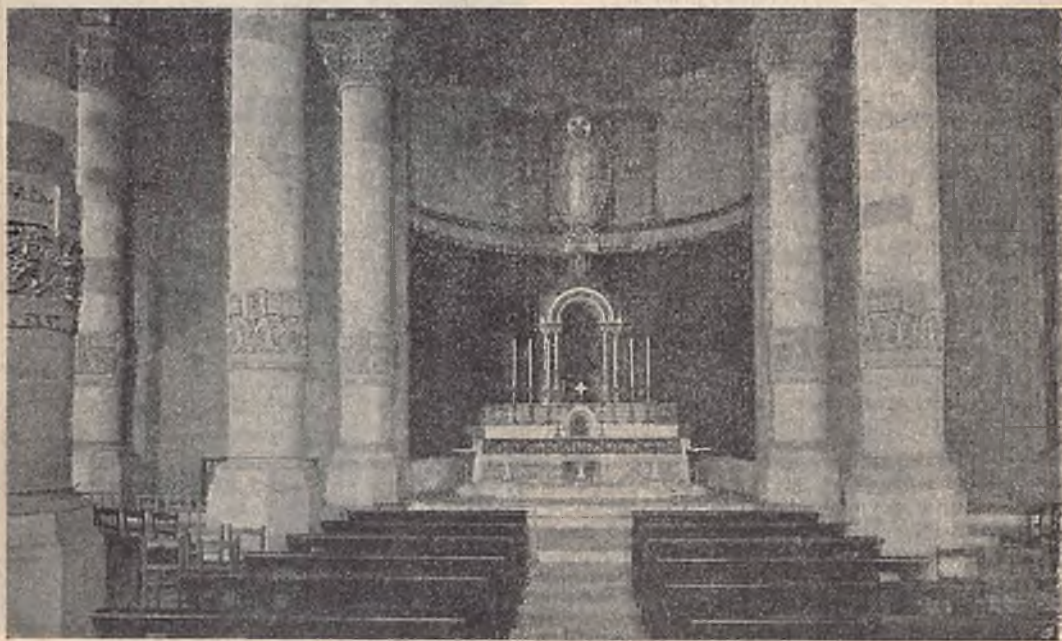
CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN. — Notre hommage au jour anniversaire de D. Rua. — Une splendide preuve de la vivacité de l'affection qui unit les cœurs au souvenir de D. Rua, nous l'avons constatée au cours du service funèbre solennel qui s'accomplit dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice dans la matinée du 21 mars à l'occasion du deuxième anniversaire de sa mort; la cérémonie dut être anticipée, car le six avril, date de son décès, tombait le Samedi-Saint.

..

Au soir du même jour nos enfants et jeunes gens se réunissaient pour assister à une séance commémorative. — Tout d'abord, le Directeur D. Veronese prit la parole pour présenter l'affectueux hommage de toute l'assistance à la chère mémoire du regretté D. Rua.

Le très aimé et toujours infatigable D. Francesia



BARCELONE: La crypte du Sanctuaire du Sacré Cœur au « Tibi Dabo ».

Coopérateurs et Coopératrices de Turin, invités à ce service par une lettre-circulaire des T. H. D. Aalbéra, remplissaient la nouvelle Basilique.

À des places spéciales assistaient à la Messe de Requiem tous les Membres du Chapitre Supérieur de la Pieuse Société Salésienne, et les Inspecteurs des diverses Maisons d'Europe.

Le Saint Sacrifice fut offert par le vénéré D. J. B. Francesia, et accompagné par les chants les plus éloquents de la « *Schola Cantorum* ».

Tous ceux qui prirent part à la cérémonie funèbre en emportèrent la plus vive et la plus chère satisfaction et furent unanimes à reconnaître la solennité et la spontanéité de ce filial tribut.

lut une émouvante poésie dans laquelle il synthétisa la vie de son ancien Condisciple, compagnon de jeunesse, et surtout les derniers jours et les dernières heures dont il fut le témoin fidèle.....

Les élèves exécutèrent alors à l'unisson l'hymne de D. Bosco, et après avoir goûté, non sans émotion les projections cinématographiques des funérailles solennelles de D. Rua, eux aussi, en vers et en prose, saluèrent sa mémoire et n'oublèrent pas dans leurs affectueux compliments D. Albéra, son digne Successeur, et tous les autres Supérieurs.

Quelques mots de l'Inspecteur D. Conelli, ancien élève de l'Oratoire parlant aux enfants comme un camarade à ses camarades.....

Enfin, notre T. H. Père D. Albéra clôturait la séance en adressant un hymne à la renommée et à la sainteté qui de jour en jour entoure de plus en plus le premier successeur de D. Bosco.....

— Le 18 mars se réunissaient à l'Oratoire pour un certain nombre de jours, tous les Inspecteurs des Maisons Salésiennes de l'Ancien Continent, sur l'invitation de notre T. H. Supérieur Général D. Albéra. En union avec le Conseil Supérieur de notre Pieuse Société, ils tinrent d'importantes réunions à seule fin d'assurer aux Œuvres de D. Bosco des fruits abondants et consolants, et ils eurent des paroles de haut encouragement et de profonde admiration pour nos zélés Coopérateurs qui témoignent partout de tant d'intérêt pour les Œuvres Salésiennes.

C'est avec un vif plaisir que nous relevons cette déclaration unanime et nous nous empressons d'exprimer à nos lecteurs notre reconnaissance et, en échange, la promesse de ferventes prières.

AYWAILLES (Belgique). — Au salut de l'église Saint Joseph de Namur, présidé par M. le vicaire général Charlier, le R. P. Pastol, Directeur de l'Établissement Salésien d'Aywailles, avait réuni les Coopérateurs Namurois de l'Œuvre du Vén. D. Bosco. L'éloquent Religieux montra le caractère social de cette institution charitable entre toutes, recueillant par le monde plus de trois cent mille orphelins auxquels elle dispense les bienfaits d'une éducation chrétienne et d'une instruction professionnelle des plus complètes.

En la fête de Noël, où l'amour de Dieu pour les hommes se manifeste dans le touchant mystère de la Nativité, tout convie à la pratique de la charité chrétienne. L'assistance des enfants moralement abandonnés, but de l'Œuvre du Vénérable D. Bosco, porte en elle des fruits de salut et pour les malheureux tirés de la misère et pour les âmes charitables qui leur viennent en aide.

L'aumône est le rachat du péché, elle crée des mérites pour le ciel et est une sauvegarde dans les épreuves de la vie, car Dieu bénit la main qui donne aux pauvres.

Une fructueuse collecte prouva à l'excellent prédicateur combien sa parole persuasive et inspirée de l'enseignement du Christ et de son Église avait trouvé le chemin des cœurs.

UTRERA (Espagne). — Qui donc aurait pu s'imaginer en 1881 que le misérable terrain de la Calle Vereda qui entourait la chapelle abandonnée du Carmel se serait, sous l'action infatigable des Salésiens, mais au prix d'immenses fatigues, transformé en une splendide église et un établissement, tout rempli de l'esprit vivifiant de Dom Bosco et où sont élevés plus de quatre cents enfants et jeunes gens. L'église, véritable bijou d'art, fut inaugurée par D. Cagliero, aujourd'hui Archevêque et Délégué Apostolique des Républiques du Centre Américain, et se remplit les dimanches et jours de fête d'un grand concours de fidèles désireux d'assister aux magnifiques cérémonies liturgiques qui s'y déroulent et à l'exécution parfaite du chant grégorien le plus pur. Quant à

l'établissement d'éducation, toutes les conditions d'hygiène, de ventilation, de lumière, etc., s'y trouvent réunies; les locaux des classes sont vastes et le mobilier scolaire a tout le confort moderne. A signaler les cabinets de physique et de chimie, l'atelier de dessin et de peinture, les salles de musique instrumentale et vocale, etc., etc....

BARCELONE (Espagne). — Au sommet du « *Tibi Dabo* ». — Au mois de juin dernier, si nos lecteurs s'en souviennent, a eu lieu l'inauguration de la ma-



BARCELONE: La crypte du « *Tibi Dabo* ».

gnifique crypte du Sanctuaire National qui s'élèvera en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, comme monument de réparation, de foi et d'amour de la catholique Espagne. Pendant que la splendide initiative, rêvée par D. Bosco, rencontre de larges sympathies, nous invitons nos bien chers Coopérateurs à prier le Seigneur qu'il suscite des âmes généreuses qui puissent avec leur charité, en hâter l'exécution.....

TALCA (Chili). — Il vient de paraître en cette ville du Chili un nouveau périodique destiné à nous bien faire connaître l'Œuvre de D. Bosco. Il répond au nom d'*Auxilium*, nom doublement cher à tous ceux qui réclament la protection de Marie Secours des Chrétiens et qui s'intéressent aux œuvres salésiennes.

Que notre nouvel ami soit le bienvenu et vive de longues années! Dans son premier numéro l'*Auxilium* indique les différentes œuvres que la Pieuse Société Salésienne dirige ou soutient actuellement dans la ville de Talca.

1° Un internat pour jeunes apprentis-ouvriers, dénommé *Escuela-Talleres del Salvador*, comprenant une centaine d'élèves qui tout en continuant leurs études primaires et les rudiments des sciences s'exercent à apprendre un métier.

2° Un externat gratuit, la *Escuela « Don Bosco »* pour les enfants du voisinage: une centaine d'enfants suivent ces classes que dirigent trois prêtres de la même Congrégation.....

3° Un Patronage où accourent tous les dimanches et jours de fête cent cinquante enfants et jeunes gens pour s'instruire dans la morale chrétienne, se récréer dans des amusements innocents, et ainsi éviter la promiscuité dangereuse de la calle (rue).....

4° Une Société de Secours Mutuels *Circolo social D. Bosco*, pour les élèves qui, ayant terminé leur apprentissage, quittent les ateliers ou l'école; ils trouvent dans ce Cercle des salles de lecture, de jeux et surtout l'accueil le plus fraternel.....

5° Deux corps de Musique Instrumentale, l'un suivi par les Internes, l'autre par le Cercle Social...

6° Enfin une vaste église surmontée d'une haute tour. L'église pourvoit au service religieux de la population du quartier et de la jeunesse.....

offrons à sa noble famille, à son digne fils, à la compagne si aimée de sa vie et de ses bonnes œuvres nos plus respectueux hommages de condoléance!

M. Félix Biolley.

Une lettre en date du 21 mars dernier nous apportait la nouvelle de la mort de M. Félix Biolley, Président du Conseil Particulier de la Société de St. Vincent de Paul de Verviers et l'un des plus zélés Coopérateurs Salésiens de cette ville. La perte énorme qu'éprouve tout particulièrement la Société des Jeunes Ouvriers n'est compensée que par la ferme croyance qu'elle possède Là-Haut un nouveau protecteur. Unissons-nous par la prière, bien chers Coopérateurs, à tous les membres de cette Société, à tous ses confrères de S. Vincent de Paul, à tous les pauvres de Verviers et demandons au Seigneur, s'il ne le lui a déjà accordé, de le mettre à côté des meilleurs dans son saint Paradis.



M. Raoul Ancel.

Le dix octobre dernier expirait M. Raoul Ancel, Conseiller-Général, Sénateur de la Seine Inférieure, et zélé Coopérateur Salésien. Du parfait honnête homme il eut toute la droiture, la fermeté, la loyauté, la bonté. Mais du croyant aussi il eut toutes les convictions, et logique en cela comme en tout le reste, il voulut que toute sa vie fut en harmonie avec ses croyances: « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère? » Il fit plus: il mit au service de la Religion son intelligence, son cœur, sa parole, sa fortune. Les Œuvres catholiques n'eurent pas de soutien plus déclaré ni plus généreux.... Nous sollicitons de tous nos chers Coopérateurs et lecteurs une prière pour ce grand honnête homme, ce catholique sans peur et sans reproche, et nous

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

†

France.

COUTANCES: M. l'abbé Letan, curé, *Annoville*.

— M. l'abbé Menildrey, *Sourdeval*.

FRÉJUS: M. le chanoine Constant, *La Valette*.

MENDE: M. le chanoine Jory, *Marvejolis*.

NANTES: M. le chanoine Lavigne, *Nantes*.

PARIS: M. l'abbé Thalnet, curé, *Colombes*.

ROUEN: M. l'abbé Lelièvre, *Yvetôt*.

SENS: M. le chanoine Grandjean, *Sens*.

VIVIERS: M. l'abbé Théoulier, curé, *St. Barthé-
lémy-le Plain*.

SAINT-BRIEUC: Rde. Mère Victoire, Religieuse
de S. Thomas de Villeneuve, *Lamballe*.

†

AIX: Mlle Césarée Feuillas, *Fourques*,

AMIENS: Mlle Élise Coupé, *Equancourt*.

ARRAS: Mme Arnaud, *Boulogne-sur-Mer*.

— M. Pierre Gossin, *Quesnoy-en-Ardois*.

BAYEUX: Mme Armande Julien, *Argence*.

BEAUVAIS: Mme veuve Legros, *Trié-le-Chateau*.

BORDEAUX: Mlle Marguerite Hivert, *Libourne*,

CAMBRAI: Mme Hüe-Mathelin, *Armentières*.

— Mlle Eugénie Delcroix, *Fourmies*.

- Mme Céline-Victoire Parnot, *Lille*.
CLERMONT-FERRAND: Mlle Tapon-Drudin,
Aigueperse.
— M. Damien Brugere, *Ambert*.
COUTANCES: Mme Louise Jeanne, *Saint-Lô*.
— Mme Lemoine, *Coutances*.
FRÉJUS: Mlle Victoire Blin, *Toulon*.
— Mme Richard, *Toulon*.
GRENOBLE: M. Auguste Emnerard, *Chaleyssin*.
LANGRES: Mme Marguerite Bossu, *Bellaincourt*.
LIMOGES: M. Jean Malinvaux-Mantoue, *Limoges*.
MÉAUX: M. Jean Rouget, *Chenoise*.
MONTPELLIER: Mme la marquise de Sardi,
Montpellier.
— Mme Anna Frézon, *Poussan*.
NANTES: Mme Marie Bourgeois, *Chateau-Thébaud*.
PARIS: Mme Chéradame, *Courbevoie*.
— Mme la comtesse Sixte de Saint Seine, *Paris*.
— Mme la baronne de Marbot, *Paris*.
— Mlle Julie Bartonneuf, *Paris*.
— M. Victor-Ferdinand Bernaz, *Paris*.
PÉRIGUEUX: M. le Colonel Martin, *Bergerac*.
POITIERS: M. Augustin de Vasselot, *Melle-sur*
Béronne.
— M. Camille Brossard, *Parthenay*.
LE PUY: Mlle Fanny Arnaud de la Fayette,
Le Puy.
RENNES: M. Cron, *Bonnemain*.
— Mme la vicomtesse Maxime de Pioger, *Redon*.
— Mme veuve François Simon, née Cordouan,
Rennes.
— Mme Anne du Sel des Monts, *Rennes*.
— Mlle Favre, *Saint-Servan*.
TOURS: M. Angé, *Amboise*.
VANNES: M. Jean-Marie Quéro, *Bréhan-Loudéac*.
— Mme Le Poulichet de Kervihan, *Le Faouët*.
— Mlle Prudence Bénésis, *Penestin*.
VERSAILLES: Mme veuve Picard, *Meudon*.
VIVIERS: Mlle Thérèse Gévaudan, *Lablachère*.
- Mme veuve Corneille Van der Veken, *Anvers*.
— Mme Maria-Elisabeth Swinnen, *Baelen*.
— Mme Marie-Thérèse Dautzemberg, *Braine-le-Comte*.
— M. Jean-Baptiste Lenacrts, *Berchem*.
— M. V. Labeye, *Bouxhmont-Charneux*.
— M. Julien-François Henri Dogniez, *Herstal*.
— M. Henri Brcsens, *Hoogstralten*.
— M. V. H. Noël Vince, *Ixelles*.
— Mme la comtesse Léopold de Marotte de Montigny, *Ixelles*.
— M. Henri Schmidt, *Le Rœulx*.
— M. C. Adrien Danthine, *Liège*.
— Mme veuve Lambert Fortemps, *Liège*.
— M. Simon Goffin, *Liège*.
— Mme Sophie-Emme Lion, *Liège*.
— M. H. J. François Ronkard, *Liège*.
— Mme Julie du Puis du Pont-de-Sains, *Louvain*.
— M. Philippe Silverans, *Mechelen*.
— Mme Joseph Brée, née Sayders, *Moll*.
— Mlle Adèle Houbion, *Namur*.
— M. Martin-Pierre Tombeur, *Spa*.
— M. C. H. M. Ghilsain Claes, *Vinalmont*.
— Mme la douairière Michotte de Welle, *Wardin*.
— M. Edward-Ursulinus Logein, *Bruges*.
CANADA: R. M. l'abbé J. P. Kierman, *Montréal*.
— Mme veuve Grassan, *Montréal*.
— M. Jean Rouillard, *Québec*.
— M. Raul Furcotte, *Montréal*.
HOLLANDE: M. Louis-Antoine de Grujter, *Bois-le-Duc*.
ITALIE: Rde Mère Marie-Thérèse Morel, Religieuse du Sacré Cœur, *Avigliana*.
SYRIE: Rde Sœur Marie du Christ, Carmélite tertiaire, *Caiffa*.
SUISSE: Sœur Marie-Camille Pasquier, des Sœurs domestiques de la Visitation, *Fribourg*.
— M. Auguste Maillard, *Vicarmarend*.

†

Autres pays.

- ALSACE-LORRAINE: Mme Ève Zinck, *Wassebonne*.
BELGIQUE: M. l'abbé Dewattine, curé-doyen,
Leuze.
— M. l'abbé Armand Schomus, *Weismes*.
— Mme Anna-Marie Willems, sœur Anselma,
Arlon.
— Mme Louis Méeus, *Anvers*.
— M. O. H. Louis Selb, *Anvers*.
— M. Jean-Henri Willems, *Anvers*.



Nouvelle et importante publication

L'ÉDITION TYPE
DU
GRADUALE ROMANUM

PUBLIÉE PAR ORDRE
DE S. S. PIE P. P. X.

Les journaux ont annoncé la publication des livres de chant grégorien en rapportant tout le mérite au Très Saint Père qui en est le restaurateur.

La Librairie Salésienne est heureuse non seulement de communiquer cette nouvelle, mais de pouvoir concourir d'une manière directe à cette restauration grégorienne. Étant en effet une des très rares Maisons Éditrices autorisées par le Souverain Pontife à publier les nouvelles éditions des livres de chant liturgique, elle met en vente — au prix déjà fixé à Rome, de 6 francs — *l'édition pontificale même, telle qu'elle a été imprimée sur les presses de la Typographie Vaticane*, du

Graduale Romanum

contenant le *Propre du Temps et des Saints* et l'*Ordinaire de la Messe* (avec toutes les Messes et leurs différentes parties).

L'Édition d'un format élégant, 24,4 centim. sur 15,4, renfermant environ 1000 pages, sur papier à la cuve, avec impression très claire du texte et des annotations de Solesmes, est, dans son ensemble, d'une valeur bien supérieure au prix indiqué ci-dessus.


Comme le nombre des exemplaires est assez restreint, prière d'envoyer rapidement les commandes.

ŒUVRES MUSICALES

(Extrait du catalogue de la même Librairie).

1 ^o Missa de Angelis, 25 ^e édition	0,10 cent.
avec accompagnement de l'orgue	0,80 »
2 ^o Missa Tempore Paschali, avec <i>Vidi aquam</i>	0,10 »
3 ^o Missa in festis solemnibus	0,10 »
4 ^o Missa in festis B. Mariae Virginis	0,10 »
avec accompagnement de l'orgue	0,80 »
5 ^o Missa in Dominicis infra annum	0,10 »
6 ^o Missa pro Defunctis cum Absolutione et exequiis defuncti	0,20 »
7 ^o Toni communes, Répons, etc. (<i>Paraîtra très prochainement</i>).	

Éditions musicales Coppenraths.

 Les frais d'expédition postale incombent aux acheteurs. Elles s'élèvent pour le Graduale à la somme de 1 fr. 25 sous pli recommandé.

Société Cynématographique
 * UNITAS *

TURIN - Via dei Mille, 18

* Teleph. 24-03 *

MILAN - Via Cerva, 23

* Teleph. 75-73 *

• **Postes Cynématographiques** avec ou sans projections fixes, les meilleurs, les plus parfaits, les meilleur marché avec lumière *électrique, oxyéthérique, oxyacétilénique* • **Lanternes projection fixe Unitas**, les mieux conçues • **Lanternes** pour projeter les cartes postales rendement *maximum à double usage* • **Diapositives** en vente et location

• **Grand Catechisme Unitas** en 700 vues artistiques • • • •

DEVIS-CATALOGUES SUR DEMANDE

Buvons du bon Vin

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et amis que, sur les conseils de M. l'abbé Clavel, leur directeur, MM. les propriétaires des beaux vignobles de Saint-Charles (Côtes du Rhône) se sont réunis sous le nom d'Union catholique. Ils ne vendent que le vin de leur récolte. Le rouge est livré à partir de 92 francs la barrique de 220 litres et le blanc à partir de 110 francs logé franco en gare destinataire. Au dessous de ces prix, on ne peut être bien servi.

ECHANTILLONS GRATIS

Ecrire à

M. le directeur de l'Union catholique à Vergèze (Gard).

Pour tous renseignements

s'adresser à * * * *

M. EUGÈNE POZZI

• Via Cernaia, 26

TURIN (Italie) •